

Bavardages d'été

Al-Risala, numéros 12, 13, 14, 15 (1er juillet – 15 août 1933) et 21 (15 novembre 1933)

«Par ici, Mademoiselle? Par ici?» Puis il indiqua une table isolée, comme si elle avait été préparée pour des gens désireux de solitude et d'éloignement des autres. Une fois qu'ils y furent parvenus, ils furent enchantés tous deux par son bel emplacement sur la rive du Nil, à l'ombre de cet arbre immense et altier, qui avait étendu vigoureusement ses branches en avant, jusqu'à ce que, ayant dépassé la rive, elles se courbassent vers l'eau et s'y plongeassent, comme pour en boire une gorgée. Les deux amis regardèrent autour d'eux et ne virent personne; ils portèrent leur regard devant eux et contemplèrent longuement le Nil coulant sous leurs pieds avec la force de la jeunesse et le calme de la sagesse. Puis ils s'assirent, et l'homme dit à sa compagne: «Ici, la conversation serait agréable.» Elle dit: «Le silence aussi.» Des signes parurent sur le visage de son compagnon, montrant qu'il n'avait pas compris ce qu'elle voulait dire, et elle sentit en lui la question qu'il n'avait pas formulée, et dit, comme pour y répondre: «Si nous parlons, nous nous verserons l'un à l'autre la musique du dialogue; si nous nous taisons, nous nous verserons les confidences des consciences et l'inspiration des cœurs. Dans les deux cas nous avons du plaisir, dans les deux cas nous avons de la joie—prends donc celui que tu préfères.» Il dit: «Lequel veux-tu donc?» Elle dit: «Je ne veux rien d'autre que nous laisser aller à notre propre nature. Si nos langues se délient, nos oreilles les entendront; et si nos âmes préfèrent le discours silencieux, nos cœurs en prendront note.» Il dit en riant: «Plus simple que tout cela, et plus à portée de main, que nous nous versions de quoi apaiser notre soif, et repousser cette chaleur d'été.» Puis il frappa dans ses mains, doucement. Le domestique s'avança, prit sa commande, et se retira.

Il était grand et mince, visiblement plein d'énergie, léger dans ses mouvements, complet dans sa force; rien en lui ne trahissait son âge, sinon quelques fils blancs épars, dispersés dans les cheveux de sa tête. Il avait la voix douce, le ton ferme, le discours mesuré, et peut-être plus enclin à la lenteur et à la délibération étudiée qu'à la hâte et à l'impatience; sa voix s'étirait de temps à autre, non par colère ni par excitation, mais parce qu'il était convaincu de ce qu'il disait, de sorte que son acuité ou sa douceur reflétait sa propre part de conviction dans ce qu'il disait.

Elle était de taille moyenne, pleine de corps, droite de silhouette, mesurée de stature; son visage était rayonnant, intensément rayonnant, harmonieux, exquisément composé, sur lequel passait, de temps à autre, un très fin nuage de tristesse que seul quelqu'un habitué à la rencontrer, et à prolonger sa compagnie et sa conversation avec elle, pouvait discerner. Ce nuage passager ne la traversait jamais tandis qu'elle parlait sans interrompre sa conversation d'un coup, puis s'attarder un moment avant de passer et que la conversation reprît; et il ne la traversait jamais tandis qu'elle écoutait sans que son attention ne s'égarât un instant de son interlocuteur, puis ne s'éclaircît, moment où elle levait vers lui un regard chargé d'une grande part de pudeur et de tendre sollicitude, et répétait ce qui avait été dit d'une voix douce et d'une diction délicate, agréable à l'oreille et touchante au cœur. Sa voix était calme et pleine, exprimant une âme calme, riche, débordante de sentiments féconds, de sensibilité vive, et de savoir abondant.

C'était comme si l'occasion elle-même avait voulu satisfaire son besoin de silence, et le besoin de parole de son ami, car ils demeurèrent silencieux un bon moment, observant le cours du fleuve devant eux, comme s'ils attendaient quelque chose, comme s'ils se distrayaient avec le fleuve et son cours calme et puissant de toutes les pensées et opinions, de tous les sentiments et passions qui s'agitaient en eux—jusqu'à ce que le domestique arrivât, dressât la table, disposât les tasses et les assiettes, et se retirât, content de lui-même, souriant à ses deux hôtes. Elle regarda son compagnon comme pour lui demander de commencer la conversation, et lui, ayant compris ce qu'elle voulait, dit: «Nous n'avons pas besoin de commencer la conversation; il nous suffit de la reprendre là où nous l'avions laissée en arrivant à cet endroit calme et beau.»

Elle dit: «Le calme et la beauté de cet endroit m'ont fait oublier l'acuité de ce que nous disputons, et le trouble des opinions que nous échangeons. Considérons la question depuis son commencement, car peut-être cet air libre, cette vue douce, ce silence apaisé, t'ont-ils ramené à quelque bon sens, et détourné de l'emportement où tu étais. Car il me semble que tu ne fais que faire tort à la littérature et aux hommes de lettres tout entiers, et que tu traites durement les jeunes comme les vieux. Combien j'aimerais que tu sois généreux d'âme, content de tempérament, prêt à quelque indulgence—excusant l'étourderie de la jeunesse, et te montrant doux envers l'âpreté de la vieillesse.»

Il dit: «Alors j'aimerais savoir où se trouve la jeunesse, et où la vieillesse, et quand l'homme de lettres est jeune, et quand il est vieux.

C'est là une question curieuse que je n'ai jamais entendu poser en Égypte avant ces jours-ci. J'ai vu les hommes de lettres, depuis que je connais la littérature, composer de la prose et versifier des poèmes sans égard à leurs âges différents ni à leurs fortunes inégales de force et de faiblesse, sans jamais se disputer sur la jeunesse ou la vieillesse—se disputant seulement sur l'opinion, se disputant seulement sur l'art, s'aidant l'un l'autre, se défendant l'un l'autre; l'aîné ne se targuant jamais devant le jeune de son expérience et de l'abondance de ce qu'il a produit, ni le jeune ne se targuant devant l'aîné de sa fraîcheur et de sa vigueur, de son regard juvénile, de l'étendue des jours devant lui, et de l'ampleur de ses espérances.»

Elle dit: «Tu ne l'avais jamais vu auparavant, mais tu le vois maintenant. Quel profit y a-t-il à nier une chose parce qu'elle ne s'est produite que maintenant? Et quelle différence y a-t-il entre toi et les gens ordinaires, qui s'irritent de tout ce qui est nouveau pour la seule raison qu'ils ne s'y sont pas accoutumés, ni n'ont vécu longtemps en sa compagnie? Il y a, dans la jeunesse, un désir de triomphe, une ambition de victoire, une hâte vers une gloire étendue et une mort lointaine—et tout cela est naturel, tout cela est familier, car cela convient à la nature même et au tempérament des jeunes. Ne le leur refuse pas, et ne les en détourne pas, car je crains que cela n'entame leur résolution, n'affaiblisse leur vigueur, et ne réduise cette belle flamme qui est la leur à de simples braises.»

Il dit: «Nous aussi, nous fûmes jeunes, comme ils le sont. Nous avions, parmi nos compagnons de lettres, des maîtres qui nous avaient précédés dans la vie, que l'âge avait devancés en nous atteignant, et qui avaient tiré de l'expérience savante et artistique des parts que nous n'avions pas les pareilles. Nous ne les avons pas enviés pour cela, ni reniés; nous ne nous sommes pas dressés contre eux, ni n'avons cherché à comploter contre eux, mais avons suivi leurs traces, écouté leurs conseils, et savouré leur conversation. Et peut-être avons-nous senti quelque désaccord entre eux et nous, mais ce désaccord ne nous a jamais tentés contre eux, ni détournés d'eux.

«Et tu te souviens combien nous savourions la conversation de Hifni Nassif, et combien nous étions désireux de rapporter tout ce qu'il nous racontait, que ce fût en plaisantant ou sérieusement. Et tu te souviens que nous le quittions après une longue séance, pleins d'admiration et d'affection pour lui, puis ne tardions pas à nous rappeler ce que nous avions entendu de lui, en contestant une partie et en reconnaissant le

reste—sans que cela ne nous empêchât jamais d'être impatients de son retour au Caire à la fin de la semaine, afin de le retrouver et de l'entendre et de lui parler. Il ne t'est jamais venu à l'esprit, ni à moi, ni à aucun de nos compagnons, de renier Hifni Nassif parce qu'il était un aîné et que nous étions jeunes, ni de blâmer Hifni Nassif parce qu'il nous avait précédés dans la vie et dans la production, et nous avait donc précédés dans la gloire et le renom lointain. Nous cherchions plutôt son aide pour devenir meilleurs que lui, et il nous y aidait, content de cela, souriant à cela, le souhaitant pour nous.»

Elle dit: «Alors j'aimerais que vous soyez tous, vous les aînés, comme Hifni Nassif et ses semblables parmi vos maîtres—ne vous irritant jamais de vos propres fils s'ils se révoltent, ou se dérèglent, ou se laissent jouer par les caprices de la jeunesse.» Ici son compagnon dit, d'un ton de colère riante: «Et qui t'a dit que je suis un aîné? Voilà une chose que je n'admets ni n'accepte.» Elle dit, se noyant dans le rire: «Et que m'importe que tu l'admettes ou non, que tu l'acceptes ou non—tu es un aîné, que tu le veuilles ou non. N'as-tu pas passé plus d'un quart de siècle à composer des essais, publier des chapitres, et faire paraître des livres?

«Des générations de jeunes ne sont-elles pas venues à toi, lisant ce que tu as écrit, écoutant ce que tu as dit, s'imprégnant de ceci et de cela—certains suivant ta voie, d'autres suivant la voie de tel ou tel de tes compagnons? Sois un aîné ou ne le sois pas, tu es un père en tout cas—que dis-je? Tu es un grand-père. Ce n'est pas une seule génération qui est venue à toi, mais générations sur générations; ce n'est pas une seule cohorte d'écrivains qui a été formée sous toi, mais cohorte sur cohorte. Je ne sais ce qui, dans la vieillesse, t'irrite tant, ni ce qui te déplaît en elle. Pourquoi devrais-tu détester que les gens te voient tel que tu es? Bien plus, pourquoi devrais-tu détester te voir toi-même tel que tu es? Pourquoi voudrais-tu convoiter ce qui ne peut être convoité, et rechercher ce qui n'admet aucun chemin? Faire le jeune n'est pas parmi les choses qu'un homme digne aime ou désire, et je t'ai connu homme digne—place-toi donc là où Dieu a voulu que tu sois.» Il dit, d'un ton rusé et d'une voix badine: «Alors tu es toi aussi une aînée, car tu as écrit des livres, publié des essais, et composé des chapitres, depuis vingt ans.» Elle dit: «Depuis quinze ans, plutôt.» Il dit: «Depuis vingt, plutôt.» Elle dit: «Je n'écrivais pas quand la guerre a éclaté.» Il dit: «Tu écrivais bien, et je suis tout disposé à te rappeler certaines choses que tu as écrites avant que la guerre n'éclate.» Elle dit: «Mais je n'avais pas encore quinze ans.» Il dit: «Je ne dirai pas que tu es vieille en âge, quand bien même je le

dirais, ce que je vois et ce que j'entends me démentiraient.» Une vive rougeur envahit son visage, et elle toucha sa main doucement comme pour le frapper, disant: «Quand cesseras-tu cette plaisanterie?»

Mais il poursuivit son propos, disant: «Dans la fraîcheur de ta jeunesse, tu es une aînée en littérature. Tu as écrit depuis longtemps, enseigné à des générations différentes de jeunes, et des cohortes différentes d'écrivains se sont formées sous toi.» Elle dit: «Viens, entendons-nous. Nous ne sommes ni vieux ni jeunes l'un et l'autre, mais quelque chose entre les deux, et toi tu es plus proche de la vieillesse, et moi plus proche de la jeunesse.» Il dit: «Pas même cela—il faut d'abord nous entendre sur le sens de la vieillesse en littérature. Il ne suffit pas d'avoir pratiqué la littérature longtemps, et d'avoir laissé notre empreinte sur des générations différentes d'écrivains, pour être des aînés; il n'est pas vrai que tout père soit un aîné, ni que tout grand-père soit un aîné. Nous pouvons être pères, nous pouvons être grands-pères, et pourtant ne pas être des aînés pour autant. La vieillesse est, plutôt, faiblesse. Il me semble que l'aîné est celui que la faiblesse a saisi, qu'elle a mené à l'impuissance et au déclin, le contraignant à la stérilité, le coupant de la production. Penses-tu que nous en soyons arrivés là? Tu écris chaque jour, et j'écris chaque jour. Les gens te lisent, et me lisent; les gens t'admirent, et sont contents d'une partie de ce que j'écris.» Elle dit: «Une part de cette modestie.»

Mais il poursuivit: «Et tes espérances et les miennes en littérature demeurent trop vastes pour être bornées, trop larges pour être enfermées; à peine achevons-nous un chapitre ou un livre que nous nous trouvons déjà à penser à un nouveau chapitre, à un livre nouveau, voulant l'écrire ou le faire paraître. Et tant que nous trouvons cette force, et possédons cette vigueur, et présentons nos œuvres aux gens—parmi eux ces jeunes mêmes—nous ne sommes pas des aînés, ni près de le devenir.» Elle dit: «Périssent cette jeunesse que tu aimes et à laquelle tu tiens, et que tu crains de voir les jeunes t'arracher! J'avais failli accepter ce discours de ta part, et te savoir gré d'avoir ravivé l'espoir en mon âme, si ce n'était que je trouve en moi une faiblesse que tu ne trouves pas en toi, et ressens une défaite que tu ne ressens pas. Tu écris, et penses à écrire; tu composes, et te prépares à composer. Mais moi, je n'écris ni ne pense à écrire; et si j'écris, je n'écris pas pour les gens mais pour moi-même, et je ne parle pas aux gens mais à moi-même. Et peut-être ne parlé-je pas des gens dans ce discours même, mais de moi-même. Je suis une aînée avant même d'avoir atteint l'âge des aînés. Suis-je affligée de cela ou en suis-je

satisfaite? Je ne sais, peut-être m'en attristé-je un moment et m'en contenté-je un autre. Mais en tout cas, je ne trouve pas en moi cette vigueur qui me permettrait de refuser la vieillesse.»

Il dit, d'une voix calme et chaleureuse: «Nullement, madame, ceci est l'une des crises de la jeunesse, sans nul rapport avec la vieillesse. Et je suis tout à fait certain que cet été ne s'achèvera pas avant que les gens ne parlent de toi longuement, et ne t'admirent de plus en plus. Et je serai l'un de ces bavards, l'un de ces admirateurs—mais mon discours sur toi et mon admiration pour toi ne tomberont sur ton âme différemment du discours et de l'admiration de quiconque d'autre.»

Elle dit: «Alors tu veux des louanges.» Il dit: «Nullement—je veux quelque chose de mieux que des louanges. Je veux être le premier des gens à lire quelque chose de ce que tu écris.» Elle dit: «Laisse-moi, et laisse ce que j'écris ou n'écris pas, et parle-moi plutôt d'un autre phénomène dans les lettres égyptiennes, apparu avec violence ces derniers jours.» Il dit: «Et quel est-il?» Elle dit: «Ne vois-tu pas la colère des hommes de lettres, aînés comme jeunes?» Il dit: «Laisse de côté le mot aînés—il n'y a pas d'aînés parmi nos hommes de lettres.» Elle rit et dit: «Ne vois-tu pas que tous les hommes de lettres s'irritent de la critique, incapables de la supporter, incapables d'y résister patiemment? Comment expliques-tu cette âpreté? Où trouves-tu la cause de cette impatience? J'aurais voulu trouver, dans cette âpreté et cette impatience, une preuve de la vieillesse des hommes de lettres—mais je les trouve tout aussi répandues chez ceux dont ni toi ni moi ne doutons qu'ils sont parmi les jeunes. Ils sont plus hostiles à la critique et aux critiques que quiconque.

«Et quel que soit mon étonnement, il ne cesse jamais devant un écrivain ou un poète qui publie sa prose ou ses vers devant les gens dans un livre imprimé ou un journal en circulation, le sortant ainsi de sa propriété privée et en faisant la propriété de tous les gens—puis refuse ensuite aux gens de disposer de leur propre bien comme ils l'entendent.» Il dit: «Les écrivains et les poètes exigent trop de leurs lecteurs et leur imposent des fardeaux injustes; ils se fâchent si les gens ne les lisent pas, et se fâchent si les gens les lisent et les touchent d'une critique, si légère soit-elle. J'hésite parfois à lire le livre ou le recueil de vers que son auteur m'envoie, car je suis certain d'y voir autre chose que ce que l'écrivain ou le poète souhaite qu'on y voie. Si je me tais, je pêche contre la littérature et contre moi-même, et le propriétaire du livre ne se satisfait pas de mon silence; et si je dis ce que je pense, j'ouvre une porte de dispute qu'il

n'est pas facile de refermer—peut-être ne se referme-t-elle qu'au prix de beaucoup de ressentiment.» Elle dit: «C'est là une tare dans le caractère des hommes de lettres, que nous condamnions chez nos aînés prédécesseurs, et dont nous pensions que les écrivains de la génération moderne se corrigeraient eux-mêmes et corrigeraient les autres—mais ils ont déçu cette attente, et démenti cette opinion, et sont devenus dignes d'être corrigés par ceux qui voudraient les corriger, qu'ils le veuillent ou non.»

Il s'apprêtait à parler, mais elle poursuivit: «Et ce n'est pas seulement qu'ils s'irritent de la critique—they sont littéralement fous de louange. Combien est violente leur fureur contre les critiques! Combien chaleureux leur accueil pour les flatteurs!» Il dit: «Et pourtant je me méfie de tout flatteur, et pense mal de toute critique flatteuse, et tiens pour une conviction établie que la critique, si sévère soit-elle, si excessif que soit son auteur, est plus utile et plus profitable; car l'écrivain a davantage besoin d'apprendre ses propres défauts, de discerner les points faibles de ses opinions, de sa diction, et de ses méthodes, que d'entendre dire «bien fait» quand il fait bien, et «tu as raison» quand il a raison.»

Puis passa un jeune garçon de moins de seize ans, le visage lumineux, vêtu pauvrement, pieds nus, portant un panier de bouquets de fleurs; il s'arrêta devant les deux amis et leur offrit ses fleurs. L'homme dit à sa compagne: «Choisis.» Elle dit: «N'y a-t-il pas moyen d'éviter de choisir?» Le garçon dit: «Il n'y a pas moyen, madame, car j'ai besoin de mon dîner.» Alors son regard hésita entre deux bouquets, l'un de roses, l'autre d'œILLETS. L'homme dit au garçon: «Pose ces deux bouquets.» Puis il se tourna vers sa compagne en disant: «Quant à moi, j'aime baiser la rose et humer l'œillet.»

«Par ici, Monsieur, par ici! Permettez-moi d'aller devant vous—it vous faut un guide.» Puis elle marcha devant lui, gracieuse et élégante, le long d'un chemin long et beau, bordé de part et d'autre d'arbres et de fleurs, quelque peu étroit par endroits, quelque peu sinueux. Les arbres qui se dressaient de chaque côté avaient joui d'une grande liberté que les gens ne connaissent plus de nos jours, étendant leurs branches à leur guise, sans ordre, jusqu'à ce que certaines s'entremêlassent et s'enlaçassent les unes aux autres. La demoiselle allait devant lui, gracieuse et douce, s'efforçant de séparer ces branches enlacées et embrassées, pour se frayer un chemin à elle-même et à son compagnon, et semblait y trouver une difficulté délicate, s'excusant par ces phrases

faciles, légères et vides que l'on dit en pareille circonstance: «Le chemin n'est pas facile ici, il faut faire attention. Que penses-tu de ces branches, qui veulent nous caresser que nous le demandions ou non? Vraiment, nous avons trop négligé ces arbres, et ils ont trop profité de leur liberté.» Son compagnon répondait à ces propos par un rire vide qui ne montrait rien sinon qu'il n'avait rien à dire, car il n'entendait ces propos, s'il les entendait, que d'une seule oreille. Toute son âme était enchantée par cette nature libre et absolue, et par la contradiction et la différence entre elle et la vie des gens en ces jours. Et peut-être admirait-il cette silhouette mesurée qui allait devant lui avec tant de douceur, luttant contre ces branches avec tant d'adresse et de charme—mais il cachait, même à lui-même, cette admiration qui, si sa compagne l'avait sentie, l'aurait beaucoup troublée. Lorsque leur marche le long de ce chemin caché et sinueux se fut prolongée, ils parvinrent à une étendue vaste et large de terre, recouverte d'un tapis d'herbe doux et épais, parsemée de merveilleux bouquets de fleurs arrangés dans le plus bel ordre; et en son milieu se dressait une table jonchée de pétales de roses en une abondance qui frappait le regard. Arrivés en ce lieu calme, souriant et beau, elle laissa échapper de sa poitrine un soupir riant en disant: «L'effort est terminé, et il est temps pour le fatigué de se reposer. Assieds-toi, monsieur, car ici, je crois, la conversation serait agréable.»

Il dit: «Non—ici, c'est l'écoute qui serait agréable.» Elle dit: «Écouter qui! Écouter quoi!» Il dit: «T'écouter toi, et écouter ce silence parlant autour de nous.» Elle dit: «Laisse de côté m'écouter, car je ne doute pas que tu t'en sois déjà lassé, ou que tu t'en lasserai, et que tu en sois fatigué, ou que tu t'en fatigueras, une fois notre dialogue repris entre nous—comme il reprendra, sans nul doute. Mais parle-moi plutôt d'écouter le silence—comment cela se peut-il? Parle-moi du silence—comment parle-t-il, ou comment la parole en sort-elle?» Et comme au fil de cet échange, ils avaient déjà pris place à la table, face à face. Le regard de son compagnon errait, quelque peu incertain, entre le ciel et la terre, entre les bouquets de fleurs éparpillés autour de lui et le vase de fleurs posé sur la table, et les pétales de roses répandus devant ses mains.

Elle dit: «N'as-tu pas prétendu, il y a quelques jours, que tu aimes baiser la rose et humer l'œillet? Eh bien, voici la rose—profites-en comme il te plaira. Regarde-la, variée dans ses couleurs, dressée sur ses tiges: certaines se sont tant éprises de vie et de lumière qu'elles s'y sont ouvertes tout entières, les dévorant avidement; d'autres les aiment aussi,

mais s'élèvent vers elles avec pudeur, s'ouvrant peu à peu; d'autres encore les sentent et en jouissent, mais à peine conscientes de ce sentiment et de cette jouissance, n'étant encore que des boutons non ouverts. Et regarde-la, captive dans ce vase, ne conservant de vie qu'un faible reste maintenu par cette eau que le vase contient. Et regarde-la, tombée, sa vie épuisée, ses pétales dispersés et répandus, frais devant tes mains, mais se hâtant, ou étant hâtés, vers le flétrissement. Et voici des fleurs d'œillet, préparées pour toi, éparpillées parmi les roses, t'envoyant leur parfum, calme et fort. Que veux-tu de plus que cela?»

Il dit: «Je ne veux rien d'autre que tu poursuives ce discours que tu as déjà commencé, car je ne connais nulle traduction de ce silence que je voulais entendre, plus éloquente que ces mots que ta douce parole répand maintenant.» Elle dit: «Toujours épris de plaisanterie, jamais libéré d'elle sinon pour y revenir! Tu m'as annoncé ton amour pour la rose et l'œillet—te voici donc entre rose et œillet, raconte-moi toi-même leur histoire, car tu la connais et es plus capable que moi de la dire.» Il dit: «Je ne sache pas, Mademoiselle, qu'elles aient une histoire à raconter; et si elles en ont une, je ne sache personne capable de la raconter sinon elles-mêmes—écoute-les donc toi-même, si tu veux, ou fais-moi entendre leur histoire par toi, car tu es toi-même une fleur parmi les fleurs.» Elle dit: «Comme si tu voulais me flatter. Sache donc que tu n'atteindras pas ce que tu veux, ni n'éveilleras mon ressentiment, ni ne me détourneras de ce que j'ai résolu—entendre de toi l'histoire de la rose et de l'œillet. Ne te dérobes donc pas, car cela ne te servira à rien.»

Une domestique s'avança, portant un plateau avec une cruche et des tasses; elle posa la cruche, disposa les tasses, et se retira lentement. C'était une vieille femme grise, courbée, le visage tout entier livré au flétrissement, si bien qu'il n'en restait guère une goutte de vie; et son apparence en ce lieu contrastait vivement avec la vie vigoureuse qui l'entourait. Il s'apprêtait à parler, mais sa compagne, ayant compris sa pensée, dit: «Et pourtant elle est plus pleine de vie que toi, plus attachée que toi à ses plaisirs et à ses délices—ne manquant aucune saison, ne laissant échapper aucune fête, ne laissant passer aucune occasion de se joindre à ce que les gens tiennent pour bonheur et joie, ou divertissement et sérénité. Et avec tout cela, elle est sourde, plongée profondément dans la surdité—tu peux lui parler, lui crier dessus, elle ne t'entendra ni ne te comprendra. Et avec tout cela encore, elle a passé soixante ans. Mais donne-moi maintenant l'histoire de la rose et de l'œillet.»

Puis elle prit la cruche et remplit deux verres, disant: «J'avais presque oublié—aujourd'hui est le jour de la rose. Tu peux la regarder, la sentir, la toucher, l'embrasser, et la boire aussi, car il n'y a dans ce verre devant toi que de l'eau de rose. Parle maintenant, car il est temps d'une bonne conversation.» Il dit: «Quelle conversation convient en Égypte? Je ne connais pas de pays plus prompt à trahir les secrets de ses propos, plus empressé à les répandre et à les diffuser, que celui-ci. Te souviens-tu?» Elle dit: «Comment ne m'en souviendrais-je pas? Tu veux dire notre réunion là-bas sur la rive du Nil, et notre conversation sur les aînés et la jeunesse des lettres—elle a été publiée dans Al-Risala.» Il dit: «Et pourtant personne n'était présent à notre réunion, ni même à proximité.» Elle dit: «Et ce n'est certainement pas toi qui l'as rapportée à celui qui l'a diffusée, cela ne fait aucun doute.» Il dit: «Ni toi, cela ne m'est jamais venu à l'esprit.» Elle dit: «Alors qui?»

Il dit: «Alors ce doit être l'un de ces oiseaux qui s'abritent dans les branches quand le soir vient et que la nuit approche, qui entend les propos des gens et les recueille, et les jette dans l'esprit des écrivains et des poètes. Ou bien c'est un djinn parmi ces djinns qui hantent la rive du Nil, demeurant à l'ombre des arbres qui s'y dressent, ou logeant sous cette eau qui y coule, entendant les propos des gens et des choses et les recueillant, et les transmettant aux écrivains et aux poètes, de sorte que leurs langues les prononcent et que leurs plumes en coulent. Et c'est pourquoi je ne suis pas trop épris de bavardage, ni de bavardage sur ceux qui n'aiment pas que les gens parlent d'eux autrement que comme ils le veulent, et non comme les gens le veulent.»

Elle dit: «C'est là un de ces phénomènes qui ne demandent nulle subtilité ni intelligence à remarquer, que l'Égypte ne sait garder un secret, et se soucie peu de discrétion. Regarde ses différents milieux, tu n'y trouveras aucun secret. Les propos de ses hommes politiques, de ses dirigeants, de ses hommes de lettres, de ses gens d'affaires, sont répandus et de notoriété publique, connus de tous, colportés par tous. La source de cela, je crois, est que la nature même de l'Égypte est claire et limpide, excessivement claire et limpide. Son ciel est toujours serein, sans nuages qui s'y épaississent, sans nuées qui s'y amassent; sa terre est plate et facile, sans montagnes altières qui s'y dressent, sans grottes ni gouffres qui s'y éparpillent, sans forêts denses et enchevêtrées qui y poussent. Ainsi tout en elle est manifeste, tous ses propos sont de notoriété publique, et son soleil, toujours brillant, ne peut se voir confier aucun secret.

«Pour tout cela, nous n'avons rien dit dans cette conversation qui pût troubler les hommes de lettres ou fâcher quiconque, il n'y a donc nul mal à ce qu'elle soit diffusée, bien que je n'aime pas cela, et ne m'en sente pas à l'aise. Et je ne te cacherais pas que j'ai préféré que nous nous réunissions ce soir chez moi parce que j'étais certaine que nous y aurions la solitude que nous souhaitions, et que personne ne pourrait s'y glisser, ni nous espionner.»

Elle dit: «Sauf ces oiseaux qui s'abritent dans les branches quand le soir vient et que la nuit approche, et sauf ces djinns qui s'abritent sous les arbres, se faisant parfois si petits qu'ils prennent logis dans les replis de l'herbe et entre les pétales des fleurs. Parmi ces oiseaux, et ces djinns, et tout ce qui nous entoure de fleurs et d'arbres, il en est un qui nous écoute et rapporte ce que nous nous versons d'eau de rose, et tout ce bavardage oisif qui passe entre nous.»

Elle dit: «Et quel mal y a-t-il à ce que soit divulgué le bavardage oisif qui passe entre nous? Les gens ne craignent et ne redoutent que les propos sérieux—le bavardage oisif, ils ne font que le mépriser, ou bien s'y laissent attirer.» Il dit: «Et penses-tu que nous puissions prendre les choses au sérieux, quand nous parlons de littérature et d'hommes de lettres en Égypte? Où trouverais-tu le sérieux dans la vie des lettres et des hommes de lettres? Le trouves-tu dans ce dialogue qui s'éternise jusqu'à devenir lourd et lassant, autour de mots parus dans un livre, ou d'une opinion qu'un critique a eue d'un livre, ou d'une conversation entre deux écrivains, ou d'une légère querelle entre deux hommes de lettres? N'est-ce pas là preuve suffisante d'esprits vides, et du besoin des hommes de lettres de trouver de quoi s'occuper, loin de ces longues conversations pesantes qui gaspillent le temps et dépensent l'effort sans profit ni utilité?»

Elle dit: «C'est vrai; mais les hommes de lettres sont des gens de parole, et tant qu'ils parlent, ils s'acquittent du devoir que les gens attendent d'eux. Car les gens n'attendent d'eux rien d'autre que d'écrire pour eux de quoi lire.» Il dit: «Non—pas seulement de quoi lire, mais de quoi profiter, une fois lu.» Elle dit: «Ici nous divergeons, car il faudrait d'abord nous entendre sur ce que signifie profiter de sa lecture. Tu veux, en lisant un livre ou un chapitre, gagner quelque chose de nouveau, ajouter un savoir à un savoir, accroître ta part de culture, ou que ce que tu lis éveille en ton âme quelque émotion, quelque nuance de sentiment—tu ne te satisfais pas de la lecture en deçà de cela.

«Tu es donc un homme difficile à satisfaire; le chemin pour te contenter n'est ni aisé ni facile. Et c'est pourquoi tu limites ta lecture à un très petit nombre d'écrivains d'Orient, et à un nombre non très grand d'écrivains d'Occident. Mais tu te trompes entièrement si tu prétends que tous les lecteurs demandent aux écrivains ce que tu leur demandes. S'ils l'avaient tous fait, les hommes de lettres seraient dans le pire des états, au plus près de l'impuissance et de la ruine. Toi et tes semblables, vous rendez la tâche difficile aux écrivains par ce que vous exigez d'eux; mais moi et mes semblables, nous ne leur demandons pas tout cela, ou ne le leur demandons pas à chaque instant. Nous aussi aimons profiter quand nous lisons, mais nous nous contentons de moins que cela dans notre lecture. Nous voulons qu'elle nous distraie quand nous prenons le tram ou le train, qu'elle nous aide à passer le temps quand notre énergie ne nous permet pas de travailler, et qu'elle appelle le sommeil quand il tarde à venir. Et ne te fâche pas si je prétends que nous pouvons parfois nous lasser d'une lecture riche et féconde, et lui préférer cette lecture facile et vide qui ne nuit ni ne profite, mais aide à dépenser la vie. Tu peux condamner nos hommes de lettres autant que tu veux, mais tu ne pourras, je crois, nier qu'ils nous écrivent des livres, nous publient des chapitres, et suscitent parmi nous toutes sortes de querelles et de dialogues qui nous permettent de prendre le tram et le train, de lire quand le travail nous a épuisés, et de hâter le sommeil quand notre attente se prolonge. Tu penses que c'est peu, et je t'assure que c'est beaucoup. Car la chose de véritable conséquence dans la vie n'est pas que nous nous instruisions et nous cultivions, mais que nous puissions supporter la vie—et nos hommes de lettres nous aident vraiment à supporter la vie par ce qu'ils écrivent et publient.»

Il dit: «Cela peut bien être vrai, mais c'est douloureux.»

Puis il se tut, et se tut longtemps. Elle aussi se tut, et se tut longtemps. Puis il porta la main à son verre et vida ce qui restait d'eau de rose. Il s'apprêtait à retourner à son silence, mais elle lui demanda, souriante:

«À quoi bon ce long silence? Écoutes-tu la conversation des fleurs? Ou crains-tu que les oiseaux et les djinns ne rapportent ce que tu dis?»

Alors il sourit d'un sourire empreint d'amertume profonde, et dit d'une voix triste: «Nullement—je n'écoute pas les fleurs, et ne crains pas les oiseaux et les djinns; j'écoute moi-même, et je me crains moi-même. Sais-tu que tu m'as fait détester l'écriture et la production littéraire

depuis aujourd'hui?» Elle dit, se noyant dans le rire: «Moi! Et pourquoi?» Il dit: «Qui sait? Peut-être n'écris-je et ne publié-je que pour aider mes lecteurs à prendre le tram et le train, à passer le temps quand le travail les a épuisés, et à hâter le sommeil quand il tarde à venir.» Elle dit: «Je n'ai jamais dit cela. Et même si je l'avais dit, ne te suffit-il pas d'être un soutien pour tes lecteurs dans leur épreuve de la vie?» Il dit: «Non.» Elle dit: «Tu es d'une ambition démesurée et d'un orgueil immense.»

Puis elle tendit la main vers un vase de fleurs, en tira un œillet qu'elle posa sur sa poitrine, et approcha une rose de sa bouche, disant: «Cherche donc ta consolation dans cette rose et cet œillet, car je crois qu'eux seuls sont capables de te consoler. Mais tu te trompes si tu crois m'avoir fait oublier, par ce discours, l'histoire de la rose et de l'œillet—je m'en souviens encore, et l'attends encore. Raconte-la donc.»

Il dit: «C'est, Mademoiselle, une longue histoire, et ce n'est pas le moment de la commencer. Si tu reviens de ton heureux voyage en Europe, je te la raconterai alors, et je suis tout à fait certain que tu trouveras à l'entendre plaisir et satisfaction.»

Elle entendit un léger coup frappé; elle leva la tête et la voix, accordant l'entrée, et porta les yeux vers la porte. Quand elle s'ouvrit, rien ne la surprit que son ami l'écrivain, s'avançant vers elle, le visage radieux, les lèvres souriantes, la main tendue, mais néanmoins gauche et profondément timide. Elle dit, une rougeur délicate envahissant son visage qui ne fit qu'ajouter à sa beauté et la rendre plus chère encore, causée peut-être par l'étonnement de cette arrivée inattendue, ou peut-être par sa propre tenue négligée, la robe qu'elle avait revêtue pour elle-même et non pour les autres, n'imaginant jamais que le coup à la porte pût appartenir à quelqu'un d'autre que la femme de chambre, accoutumée à frapper doucement à sa porte chaque jour à cinq heures pour lui apporter le thé. En voyant son ami, elle fut saisie à sa vue, et dit, dans l'étonnement, la confusion et le trouble: «D'où viens-tu donc? As-tu surgi de la terre, ou es-tu tombé du ciel?»

Il dit, non moins gauche et troublé qu'elle: «En effet, je viens d'où tu voudras—mais j'ai une requête à te faire, Mademoiselle, avant tout salut, et je voudrais que tu me l'accordes avant question et réponse, car la question sera longue et compliquée, et la réponse tortueuse et embarrassée; mais ma requête est modeste, écoute-la donc de moi et accorde-la-moi, puis reprenons ensuite ce que tu voudras.» Elle dit, commençant à se ressaisir elle-même et sa robe: «D'où viens-tu?

Comment se fait-il que je te voie à Nice, quand je t'avais laissé au Caire, certaine que tu y passerais l'été?» Il dit: «Crois-moi, Mademoiselle, j'ai entendu ta question et l'ai prise en compte, ainsi que tout l'étonnement et l'incrédulité qui l'entourent. Je répondrai, et tenterai de dissiper cet étonnement et d'effacer cette incrédulité—mais écoute ma requête et accorde-la-moi avant toute chose.»

Elle dit: «Non—pas avant que nous nous asseyions.» Puis elle retourna à sa chaise, l'ayant quelque peu éloignée de la table, et lui fit signe de prendre cette autre chaise, et se mit à rassembler des feuilles éparpillées sur la table, puis dit en souriant: «Et quelle peut donc être cette requête, que tu places avant même ton salut—alors que voilà si longtemps que nous ne nous sommes vus, et nous nous retrouvons ici de l'autre côté de la mer? Je t'ai quitté il y a deux semaines.» Il dit: «Dix jours, plutôt, si je ne me trompe dans mon compte, car je t'ai rendu visite juste avant mon départ...»

Elle coupa court à ses paroles, disant: «Oui, je me souviens, alors donne-moi ta requête, car je n'ai pas l'habitude d'attendre ton salut et ta plaisanterie si longtemps.» Il dit: «Ma requête est modeste: que la maîtresse de cette maison ne me blâme pas, car j'ai comploté contre elle et me suis joué d'elle, et n'ai cessé de la tromper à ton sujet et au mien, jusqu'à ce qu'elle me laisse frapper à ta porte et entrer chez toi sans permission préalable.»

Elle éclata de rire jusqu'à s'affaïsser dans sa chaise, disant: «Voilà une requête bien difficile—je ne sais guère comment je pourrais la satisfaire. Je t'ai déjà accordé ce que tu voulais; tu as frappé à la porte et m'as surprise sans aucune permission demandée au préalable. Et à quoi bon tout ce complot? À quoi bon toute cette ruse? Depuis quand des gens comme toi se permettent-ils de surprendre des gens comme moi de cette manière, et à une telle heure du jour?»

À cela son embarras s'accrut jusqu'à frôler la confusion complète, car il n'avait pas prévu qu'elle le recevrait ainsi, ni qu'elle s'opposerait à cette surprise; il avait au contraire pensé, avait même été certain, que sa joie de le voir surpasserait son besoin de savoir comment, et surpasserait son objection à être ainsi surprise. Mais voyant cette insistance dans son questionnement, cette fermeté dans son reproche, il perdit toute contenance, et l'affaire s'embrouilla dans son esprit, si bien qu'il ne savait plus que faire, ni comment parler.

Eût-il eu quelque perspicacité véritable sur sa compagne, quelque connaissance de ce qui se cachait en elle, il aurait vu qu'il ne s'était pas trompé en pensant qu'elle se réjouirait de le voir; mais malgré toute sa vivacité d'esprit, son intelligence aiguë, et son abondance de ressources, jamais il n'était aussi éloigné des femmes, et de cette compagne en particulier, que lorsqu'il en rencontrait effectivement une, ou la rencontrait elle en particulier—un homme simple et naïf, au premier abord, sans nulle trace d'esprit ni de finesse, sans nulle capacité de calme ou de compréhension, jusqu'à ce que la conversation eût pris son cours, moment où il recouvrait peu à peu ses facultés, jusqu'à redevenir lui-même dans la vie ordinaire, vif d'esprit, plein de finesse, maître de toutes sortes de propos.

Voyant son embarras, l'embrouillement où il se trouvait, le bafouillement de sa langue dans sa bouche sans parvenir à exprimer ce qu'il voulait, elle eut pitié de lui et le tira de sa perplexité en lui accordant ce qu'il voulait, lui déclarant qu'elle ne blâmerait pas la maîtresse de la maison, ni ne lui montrerait colère ni reproche.

Puis elle dit: «Maintenant, dis-moi d'où tu viens, et comment il se fait que je te voie ici aujourd'hui, alors que je t'ai laissé au Caire il y a dix jours. As-tu surgi de la terre, ou descendu du ciel?» Il dit: «Dix jours suffisent pour parcourir la distance du Caire à Alexandrie, traverser la mer jusqu'à Marseille et Toulon, et atteindre la ville de Nice où tu séjournes, avant que tu ne reprennes ton voyage vers cette petite ville universitaire du centre de la France pour suivre les cours d'été.» Elle dit: «Je ne doute pas que dix jours suffisent pour tout cela, et pas davantage. Mais je t'avais laissé au Caire, fâché et attristé, parce que tu allais passer l'été là où tu n'avais jamais eu l'habitude de le passer; et peut-être te souviens-tu combien tu m'enviais, et allais à l'excès dans cette envie, pour ce voyage universitaire que j'avais résolu; et peut-être te souviens-tu combien tu continuais à me peindre ta tristesse et ton désespoir, jusqu'à ce que j'eusse pitié de toi et compassion pour toi. Comment donc as-tu réussi à quitter le Caire et à partir d'Égypte, tout en gagnant une visite à Paris? Car tu vas certainement à Paris.» Il dit: «Oui, je vais à Paris. Et que serait la France sans Paris, sans le Quartier latin, sans Montparnasse et Montmartre? Et l'on dit que le mouvement artistique et littéraire commence déjà à se déplacer de Montparnasse vers...» Elle dit: «Assez, je sais déjà tout cela, et connais ton opinion là-dessus, nous y reviendrons. Mais comment as-tu quitté le Caire? Et comment es-tu venu à Paris?»

Il dit: «Et quoi de plus facile que cela, Mademoiselle? Cela n'est étrange que dans le cas d'un homme retenu en Égypte par la gêne, incapable de payer son passage ou les frais d'un séjour en France—un tel homme, si le voyage lui était rendu possible après lui avoir été refusé, on pourrait bien lui demander: comment cela t'est-il arrivé, en des jours aussi durs que ceux-ci? Mais quand ce qui se dresse entre un homme et le voyage est la volonté d'un ministre, ou l'entêtement d'un directeur, alors comme il est facile que le ministre veuille ce qu'il n'avait pas voulu, comme il est simple que le directeur s'adoucisse après avoir été têtue et intraitable! Et voici mon histoire: j'ai insisté auprès de mon directeur jusqu'à ce qu'il eût pitié de moi, et insisté auprès de mon ministre jusqu'à ce qu'il s'adoucît envers moi.» Elle dit: «Que Dieu bénisse le directeur et le ministre tous deux, alors, car sans la bonté de l'un et la sympathie de l'autre, tu n'aurais jamais eu la chance de voir Paris.» Il dit: «Plutôt, je n'aurais jamais eu la chance de me réjouir de te rencontrer à Nice, et de me réjouir de t'accompagner une heure ou deux sur ce rivage, ce beau rivage, calme et puissant à la fois, où nous pouvons voir la mer et la montagne se rapprocher l'une de l'autre dans l'affection et l'intimité, où nous pouvons voir la nature libre et puissante et la civilisation splendide et luxueuse ensemble, ces palais altiers dominant la mer, et les montagnes les dominant à leur tour, et où nous pouvons réciter le poème de Baudelaire—ce poème splendide que tu chantaient si bien au Caire. T'en souviens-tu?»

J'ai longtemps vécu sous de vastes portiques que le soleil de la mer dorait de ses feux.

Elle dit: «Oui, je me souviens de tout cela, et comprends tout cela, et il n'y a d'autre explication à tout cela que tu as retrouvé tes esprits, et recouvré pleinement tes forces, et repris ce jeu et cette plaisanterie qui t'avaient quitté. Car je suis persuadée que tu es heureux de me voir, et persuadée que tu seras heureux, et moi avec toi, de passer une heure ou deux sur ce beau rivage.

«Et je suis persuadée que ton directeur mérite des remerciements, car il a eu pitié de toi après avoir été dur avec toi, et que ton ministre mérite des louanges, car il a été bon envers toi après avoir été sévère et rigoureux. Mais je ne t'écouterai pas maintenant, et n'entendrai pas de toi des propos sur la montagne et la mer, ni sur les rochers et les palais—nous trouverons peut-être l'occasion de parler de tout cela plus tard. Ce que je souhaite maintenant, c'est entendre de toi des nouvelles d'Égypte.»

Il dit: «Ils méritent vraiment remerciements et louanges, surtout quand tu sauras...» Elle dit: «Je ne veux rien savoir.» Il dit, riant d'un rire plein de malice et d'insistance: «Mais il faut que tu saches, pour redoubler tes remerciements et prodiguer tes louanges, car je n'ai pas voyagé pour le tourisme, ni pour le repos, ni pour voir Paris, mais j'ai voyagé...» Elle dit: «Pour quelque affaire d'État, pour étudier quelque question d'éducation, ou quelque art d'administration, ou quelque manière de gouvernance, ou l'une de ces choses que les fonctionnaires voyagent étudier en Europe pendant l'été, tandis qu'ils flânent et s'amusent et s'oisivent et jouent, et écrivent, à la fin de l'été, un rapport qu'ils soumettent à leur directeur ou ministre, qui reçoit ce rapport et dont l'auteur reçoit un mot de remerciement et de louange, le directeur ayant compris de l'auteur du rapport, et l'auteur du rapport ayant compris du directeur, ce que chacun d'eux voulait que l'autre comprît. Je t'assure que je redouble mes remerciements à tes deux protecteurs et mes louanges pour eux, mais épargne-moi leur discours, comme tu m'as épargné celui de la mer et de la montagne et du rivage, et ramène-moi en Égypte.»

Il dit: «Comme ta nostalgie de l'Égypte est grande, et ton empressement à en parler! N'en as-tu pas eu assez de l'Égypte, ayant vécu là-bas une année entière depuis ton dernier voyage? Es-tu vraiment nostalgique de l'Égypte, quand à peine dix jours se sont écoulés depuis que tu l'as quittée?» Elle dit: «Je ne veux pas que tu me demandes des comptes sur ce que je ressens ou ne ressens pas comme nostalgie pour l'Égypte, ni sur ce que je ressens ou ne ressens pas comme gêne avec l'Égypte—je veux seulement que tu m'en parles. Comment l'as-tu quittée? Et comment as-tu quitté ses habitants?» Puis elle toucha cette sonnette électrique dont aucune chambre d'hôtel n'est dépourvue, et la femme de chambre parut si vite qu'elle s'apprêtait à demander du thé, mais il intervint en disant: «Que veux-tu? Sommes-nous fous, de prendre notre thé dans une chambre fermée, alors que le temps est clair, l'eau calme, et le soleil sur le point de descendre vers son couchant, envoyant sur la montagne et la mer...» Elle dit: «Assez, je peux terminer moi-même ce que tu veux dire.» Il dit: «Alors allons prendre le thé là où nous pouvons jouir de cette beauté que nous ne trouvons pas en Égypte.»

Il était ferme et insistant, si bien qu'elle ne trouva d'autre moyen que de l'écouter et de répondre à son appel; elle renvoya la femme de chambre et se leva, disparaissant un moment dans une pièce voisine communiquant avec celle où ils se trouvaient. Puis elle revint à lui, ayant

revêtu cette tenue soignée et ordonnée qu'il connaissait du Caire; en la voyant ainsi, il se sentit rassuré par cette tenue familière, bien qu'il regrettât peut-être aussi cette robe négligée qu'il avait trouvée charmante, et à laquelle il avait commencé à s'attacher. En quelques instants, ils marchaient ensemble sur ce beau chemin au bord de la mer, celui qu'on appelle à Nice la Promenade des Anglais.

Son regard errait, incertain, entre la mer et ces hôtels immenses et somptueux, et ces hommes et femmes qui allaient et venaient sur ce chemin, parés pour leur promenade et leur thé. Mais elle ne lui laissa pas le loisir de jouir de cette incertitude, car elle le ramena vite en Égypte et à son discours, l'interrogeant à nouveau sur les Égyptiens, comment il les avait laissés.

Il dit, ne cachant rien de son ennui souriant et espiègle: «Je les ai laissés il y a cinq jours, comme tu les as laissés il y a dix jours, et comme les laissera tout voyageur, et comme les retrouvera tout revenant, et comme tout homme laisse toute génération d'hommes. Je les ai laissés un peuple noble, honorant leurs pères et leurs mères, favorisant leurs fils et leurs filles, redoutant les peines, se hâtant vers les plaisirs, prodigues en paroles, économes en travail, fuyant leurs demeures, s'installant dans leurs clubs, prolongeant leurs discussions sur la littérature et la politique, lisant les journaux et se moquant de leurs écrivains...»

Elle dit: «Quel torrent effréné, qui ne s'arrête, ne se calme, ne procède avec mesure, ne choisit ce qu'il emporte! Ce n'est pas ce que je te demande, et je ne t'ai pas demandé de me peindre les Égyptiens comme tu les vois, avec cette vue sombre et ténébreuse, qui n'admire rien, ne se contente de rien, mais nie tout. Je te demandais plutôt...» Il dit: «Quel ruisseau calme et mesuré, doux et charmant, ne charriant ni débris ni rochers, mais limpide de surface, pur de fond, tout contentement, toute allégresse, tout espoir. Tu m'interroges sur les hommes de lettres, n'est-ce pas ce que tu voulais?» Elle dit: «C'est cela même, et quand m'as-tu jamais entendue te parler d'autre chose que des hommes de lettres?»

Il dit: «Eh bien, j'ai laissé les hommes de lettres tout à fait occupés, engagés dans un travail sérieux—parlant sans cesse, peinant sans s'user, comme ce train qui s'efforce de se mettre en mouvement, tout bruit et fracas et cliquetis et agitation, mais fixe à sa place, immobile, parce que Dieu ne lui a pas encore donné la permission de bouger, ou parce que l'un de ses instruments les plus simples n'a pas encore été autorisé à se

joindre à ses semblables dans le travail.» Elle dit: «Et qu'est-ce donc?» Il dit: «Ils parlent de Hafiz, car une année s'est écoulée depuis sa mort, et personne n'a rien fait pour lui. Ils se blâment eux-mêmes, et blâment les autres, et blâment l'Égypte tout entière; ils blâment le peuple parce qu'il a manqué sans intention, et blâment le gouvernement parce qu'il a manqué délibérément. Et quand ils se sont épuisés à force de blâme et que l'excès les a lassés, ils se consolent eux-mêmes, et consolent le peuple qui a manqué sans intention, et le gouvernement qui a manqué délibérément, en se disant que Hafiz était vraiment un homme de lettres, et qu'il n'est donc pas étonnant que le métier des lettres l'ait rattrapé.

«Hafiz—que Dieu lui fasse miséricorde—a eu, en cette matière, de la chance, comparé à son collègue dans le métier des lettres, il y a plus de mille ans. Tu te souviens comment ce métier rattrapa Ibn al-Mu'tazz, l'arrachant au califat avant qu'il ne l'eût occupé un seul jour, et ne se contenta pas de l'arracher au califat, mais l'arracha à la vie elle-même, dans les pires et les plus odieuses circonstances. Hafiz, en revanche, fut misérable durant sa vie, ne connaissant jamais la prospérité—et la misère est plus facile à supporter que la déposition, et la misère durable est plus facile que la misère soudaine après une longue prospérité et une bonne fortune; et Hafiz mourut dans son propre lit, et une mort paisible est plus facile qu'une mort violente.

«Et Hafiz demeure misérable après sa mort; nulle foule ne s'est rassemblée pour lui, nul Opéra ne s'est rempli pour lui, nuls discours ornés n'ont été prononcés sur lui, nulles odes raffinées récitées; et la tombe de Hafiz est inconnue, ou presque. Mais toute cette misère n'est rien face à une autre misère, plus âpre et plus amère encore—cet éloge forcé, cette glorification fabriquée, ces discours et ces odes qui ne visent ni le visage de Dieu, ni celui de celui sur qui ils sont prononcés, mais le visage de ceux qui dirigent la politique et mènent les affaires des gens comme il leur plaît, et vers où il leur plaît.

«Hafiz fut, et demeure, misérable; Hafiz fut, et demeure, infortuné—mais l'infortune de Hafiz est une sorte de bonheur, et la misère de Hafiz une sorte de félicité. Combien plus convenable, et combien plus digne, que Shawqi—que Dieu lui fasse miséricorde à lui aussi—eût partagé avec Hafiz cette glorieuse misère! Car Shawqi fut, comme Hafiz, une gloire pour l'Égypte, pour l'Orient, et pour les lettres arabes; mais la politique s'empara de Shawqi et l'engloutit tout entier, et fut incapable de s'emparer de Hafiz de la même manière. Et quel étonnement y a-t-il là? Shawqi, que Dieu lui fasse miséricorde, était doux,

souple, courtois, délicat, tandis qu'il y avait en Hafiz la rudesse et la rugosité du peuple, sa dureté et sa force.»

Elle dit, attristée: «Mais la misère de Hafiz, si glorieuse soit-elle par comparaison, demeure une honte pour l'Égypte, et c'est le droit de l'Égypte elle-même de dévoiler cette honte.»

Ils avaient alors atteint l'un de ces clubs où la danse accompagne la soirée, et où l'on prend le thé; ils choisirent, sans se concerter en ces termes, un coin retiré, simplement par désir de poursuivre la conversation, et par répugnance pour ce divertissement où tant de gens se précipitent. Leur conversation ne s'interrompit pas longtemps—seulement un bref instant, où ils demandèrent au serveur ce qu'ils voulaient—puis leur discours reprit, mais ne toucha plus au Prince des Poètes, ni au Poète du Nil.

Il dit: «Et pourtant tu ne m'as jamais interrogé sur l'Égypte et les Égyptiens, alors que tu vois l'Égypte et ses hommes de lettres en France sous le plus beau jour que tu puisses souhaiter les voir?» Elle dit: «En France? Et où cela?» Il dit: «Que fais-tu donc depuis que tu as quitté le navire? Ne lis-tu pas?» Elle dit: «Non.» Il dit: «Tu écris, plutôt—j'aurais dû le comprendre, et peut-être l'ai-je compris en voyant ces feuilles éparpillées sur la table, que tu t'es empressée de rassembler et de cacher en me voyant m'approcher de toi, comme si tu craignais que je n'y tende la main, ou que je n'y jette un regard furtif.» Elle dit: «Ne dis pas cela, et n'exagère pas ton accusation, car je ne pouvais continuer à écrire une fois que tu étais arrivé, et il ne convenait pas de laisser la table dans un tel désordre.» Il dit: «Alors si je te demandais de lire certaines de ces feuilles éparpillées, me le permettrais-tu?» Elle dit: «C'est autre chose. Laissons ces feuilles éparpillées, tu les liras un jour. Mais dis-moi, où et comment puis-je voir l'Égypte et les Égyptiens en France?» Il dit: «Tu peux voir l'Égypte et les Égyptiens en France maintenant, en ce lieu même, et de cette manière même.»

Puis il sortit pour elle un exemplaire du *Nouvel Littéraire*, le déplia, et dit: «Regarde.» Elle regarda, fut étonnée, se tut, puis dit: «C'est étrange! Une page littéraire sur l'Égypte, et à peine un Égyptien n'y écrit!» Il dit: «Et si ce qu'elle contient était traduit pour les Égyptiens, ils se verraient comme dans un miroir clair et limpide. Un écrivain n'y a-t-il pas dépeint votre grand Prince des Poètes d'une manière qu'aucune description, de près ni de loin, ne saurait égaler? Cet écrivain n'a-t-il pas prétendu que le Prince des Poètes avait des rivaux, tous détestables? Cet

écrivain n'a-t-il pas répandu, parmi les Français et les Européens qui lisent cette page, une image du poète d'Égypte, de ses partisans et de ses rivaux, qui ne convient ni à l'opinion de l'Égypte ni à ses besoins, mais convient plutôt à l'opinion des pouvoirs politiques en place?» Elle dit: «Je lirai ce texte. Mais regarde ici.» Il dit: «Et que veux-tu que je regarde?» Elle dit: «Crois-tu que je n'ai jamais lu cette page auparavant? Que reproches-tu? Un article de notre ami l'Ustadh Antoun al-Jumayyil sur l'Académie royale de langue. Quelle étrangeté y a-t-il là?» Elle dit, riant d'un rire triste: «L'étrangeté est que cette académie soit annoncée en France, alors qu'elle n'existe pas encore en Égypte!» Il dit: «Elle n'existe pas encore—mais elle existera dans un an!» Elle dit: «J'aurais préféré, ou plutôt j'aurais préféré pour notre ami, qu'il attendît que cette académie existât réellement avant d'en écrire si longuement—car je trouve son article loin d'être court. Et que lui restera-t-il à écrire, une fois l'académie créée?»

Il dit: «Il n'y a nul mal à ce que notre ami écrive sur une académie qui, si elle n'existe pas en fait, existe en puissance—surtout quand on le lui demande, et qu'on insiste auprès de lui pour cela. Et sa hâte à écrire sur ce qui est, au mieux, plus proche du fantasme que de l'imagination, sans parler de la réalité effective, n'est en rien ce que je lui reprocherais ou lui blâmerais; ce que je lui reproche, c'est plutôt sa compréhension des académies de langue, et sa représentation de leur histoire chez les Arabes. Ne vois-tu pas les marchés des Arabes préislamiques? C'étaient là des académies de langue, selon l'Ustadh Antoun al-Jumayyil. Ne vois-tu pas alors les écoles de langue, de grammaire et de lettres à Bassora, Koufa et Bagdad, à Alep, Damas, au Caire et à Cordoue? Ce n'étaient rien d'académies de langue, selon l'Ustadh Antoun al-Jumayyil. C'est trop, ne trouves-tu pas?»

Elle dit: «Et plus encore, que notre ami réponde à l'appel de la politique, et consente à placer ainsi la littérature au-dessous de la politique. J'avais toujours pensé que c'était la politique qui devait être subordonnée à la littérature. Je vais lui écrire.» Il dit: «Ne le fais pas, il n'est pas au Caire maintenant, il voyage au Liban. Attends qu'il revienne, et que tu reviennes toi-même, puis aborde cette question avec lui. Mais lis ce texte, et réfléchis-y, car ce n'est ni plus ni moins qu'un des articles que l'on trouve dans la presse périodique en Égypte. Mais dis-moi: comptes-tu prolonger ton séjour à Nice?»

Elle dit: «Et toi, dis-moi comment tu es tombé à Nice, alors que ton but était la Ville lumière?» Il dit: «Et pourrait-il y avoir de la lumière

ailleurs que là où tu es, Mademoiselle?» Elle dit, agacée: «Sais-tu que tu me fatigues parfois avec cette plaisanterie sotte?» Il dit: «Je n'ai rien voulu de tel, ni n'y ai pensé, et je ne crois pas mériter le blâme si je suis pesant, car peut-être ce poids fait-il partie de ma nature. Prends-moi donc tel que je suis.» Elle dit: «Et si cela ne me plaît pas en toi?» Il dit: «Alors supporte-le en tout cas, car peut-être ai-je de quoi t'en rendre le fardeau plus léger. Comptes-tu prolonger ton séjour à Nice?» Elle dit: «Je resterai quelques jours—et toi?» Il dit: «Je resterai aussi longtemps que tu resteras, si cela ne te pèse pas; et nous voyagerons ensemble, jusqu'à ce que, quelque part en chemin, tu restes en arrière dans ta petite ville universitaire, t'y réchauffant à la chaleur de l'été et au feu du savoir et des lettres, tandis que j'irai à Paris. Et qui sait—peut-être le feu des lettres et du savoir m'attirera-t-il aussi, et resterai-je en arrière un moment, long ou court. Ne suis-je pas un papillon attiré par la flamme, sans répugnance à s'y brûler?»

Elle dit, d'un ton pensif: «Ainsi tu resteras à Nice aussi longtemps que j'y resterai, partiras de Nice quand j'en partirai, resteras en arrière quand je resterai en arrière, te réchauffant au feu où je voudrai me réchauffer.» Il dit: «Voilà un plan déjà tracé. Et comment, Mademoiselle, comptes-tu changer ce que le destin a décrété?»

«Que vaut-il mieux, Mademoiselle: nous séparer maintenant pour nous retrouver demain, ou rester comme nous sommes, compagnons de voyage et de séjour?» Elle dit: «Plutôt nous séparer pour nous retrouver dans deux mois au Caire, ou dans un mois à Paris. Il nous suffit d'avoir passé ensemble une semaine entière dans cette ville de la mer, nous retrouvant au matin, nous retrouvant au soir, sans que rien ne nous sépare que la nuit.» Il dit: «Alors tu t'es déjà lassée de cette rencontre, et en as trouvé la durée trop longue, et en es venue à souhaiter qu'une distance nous sépare pour un temps, long ou court! Et que penses-tu de ce que je sois aussi loin que possible de cette lassitude, aussi opposé que possible à cette séparation que tu aimes et à laquelle tu aspires?»

Elle dit: «Tu peux comprendre mon opinion comme tu voudras, la juger comme il te plaira, t'en satisfaire ou t'en fâcher; mais il est certain que je ne l'ai pas formée pour toi, mais pour moi-même, et certain que je ne te l'ai déclarée qu'en étant prête à en assumer les conséquences, connaissant bien son effet sur toi et son impact sur tes sentiments—et rien de ce que tu diras ou répéteras ne changera mon opinion. Dis-moi donc: au revoir, et laisse-moi voir à mes affaires, car l'heure du départ approche.» Il dit: «Je n'ai jamais douté que l'heure du départ approche;

ce dont je doute, c'est que son approche nous contraigne à nous séparer, car nous pourrions bien voyager ensemble comme nous sommes restés ensemble.» Elle dit: «Mais je ne le veux pas.» Il dit: «Je n'ai jamais vu, de ma vie, si peu d'égards, si peu de douceur, si peu de considération pour les amis! Nous nous séparerons donc, Mademoiselle, puisque tu tiens tant à cette séparation. Me permettras-tu au moins de t'accompagner au train?» Elle dit: «Pas même cela, car je n'aime pas ce genre d'adieu, à la fois précipité et lent. Ni n'aime-je que les gens se séparent parce qu'une force étrangère à eux les y contraint. Séparons-nous donc dès maintenant, et écris-moi—peut-être pourrions-nous nous retrouver à Paris; et si cela nous échappe, Le Caire nous offrira assez d'espace pour des retrouvailles continues et de longues conversations.» Puis elle lui serra la main avec vigueur, un sourire qui ressemblait à une moue sur son visage, et une moue qui ressemblait à un sourire sur le sien.

Le soir était à peine venu qu'elle était déjà absorbée dans sa lecture, sans que rien ne pût la distraire, tout comme son train express poursuivait sa course, sans que rien ne pût l'arrêter; le mouvement des gens autour d'elle ne s'apaisait pas, les propos des gens autour d'elle ne cessaient pas, les voix des gens autour d'elle ne se calmaient pas. Mais rien de tout cela ne pouvait la distraire de ce livre dans lequel elle était plongée. Jusqu'à ce que sa lecture, à la longue, lui apportât quelque fatigue et lassitude, et qu'elle posât son livre pour se reposer, et levât la tête, laissant errer son regard autour d'elle, quand rien ne la surprit que son ami l'écrivain, assis en face d'elle dans la posture du sujet bien élevé et soumis, attendant que son maître ait le loisir de se tourner vers lui.

En le voyant, elle ne montra ni surprise ni déni, mais afficha plutôt agacement et colère, disant d'un ton ferme: «Sais-tu que je déteste ce genre de jeu, et que tu es sur le point de m'irriter, de me fâcher, et de me détourner de toi si tu persistes?» Il dit d'une voix basse et mal assurée: «Je le sais parfaitement, et j'en souffre grandement; et si seulement je pouvais toujours être, quand tu le souhaites, quelqu'un qui ne te pèse jamais, qui n'hésite jamais à t'obéir, qui ne s'écarte jamais de ce qui te plaît. Mais que penses-tu de ce que je n'aime pas mourir?» Elle dit, incapable de retenir un rire qui la vainquit alors qu'elle tentait de le vaincre: «Tu n'aimes pas mourir?» Il dit: «En effet, je n'aime pas mourir—n'as-tu pas encore compris?» Elle dit: «Et quand m'as-tu vue résoudre des énigmes?» Il dit: «Et l'étrange est que tu as longtemps vécu parmi les Français, prolongeant leur fréquentation, et maîtrisant leur langue et leur littérature, savante comme populaire, au point que tu

pourrais être l'une des leurs—comment donc t'échappe-t-il ce qu'ils disent chaque fois qu'ils s'apprêtent à voyager ou à se séparer? Connais-tu un vers qui ait trouvé un aussi vaste nombre de récitants, de rangs et de conditions si divers, que ce vers que les Français récitent chaque fois qu'ils s'apprêtent à se séparer? Car le voyage est une sorte de mort, pour ceux qui aiment.»

Elle dit, ayant oublié sa colère, rassurée dans sa propre nature, débarrassée de toute affectation, son discours désormais assorti à son expression, et à ce qu'elle ressentait de joie pour cette rencontre qu'elle avait espérée, et dont elle se serait attristée et fâchée si elle ne l'avait pas obtenue: «Alors tu es venu pour ce bavardage oisif?» Il dit: «Tu l'appelles oisif, mais moi je le tiens pour le sérieux même, la vérité même. Si le voyage n'était pas une sorte de mort, les amants ne le haïraient pas, les poètes ne s'en indigneraient pas, et ne chanteraient pas ses peines et ses chagrins. Et si le voyage n'était pas une sorte de mort quand il sépare les gens, tu ne me verrais pas ici maintenant, après que nous nous sommes séparés en convenant de ne pas nous revoir avant un mois ou plus.

«Mais j'ai réfléchi, après notre séparation, et me suis vu mort par comparaison à tous les amis que j'avais laissés en Égypte, négligé par comparaison à tous ces gens qui étaient autour de moi à Nice, et que je retrouverai à Paris; et que je ne conserve de la vie qu'un faible rayon, celui-là même que je sens maintenant quand je t'accompagne, et t'entends, et te parle. Et il m'a été pénible de me défaire de ce rayon, et de me livrer à la mort totale et à la négligence absolue pendant un mois et une partie d'un mois. N'eût été cette crainte de la mort, cette gêne devant la négligence, je ne me serais pas opposé à ta volonté, ni n'aurais désobéi à ton ordre, ni ne me serais exposé à cette colère cuisante, à cette tempête humiliante.»

Elle dit: «Te revoilà à parler de colère et de tempêtes, comme si tu voulais que je les nie, ou m'en excuse, ou t'annonce que je les ai feintes et fabriquées.» Il dit: «Ne nie rien, ne t'excuse de rien. Je reconnais que je suis insistant, je reconnais que je suis pesant dans mon insistance, mais tu as pris l'habitude de supporter ce poids, de passer outre cette insistance. Laisse donc de côté tout ce discours sur la colère et les tempêtes, et parle-moi plutôt de ce livre qui t'a tant absorbée que tu en as tout oublié, te détournant même de ces scènes splendides et enchanteresses que la nature te présente si rapidement au fil de la course du train.»

Elle dit: «Voici un livre dont tu serais surpris d'apprendre que je le lis pour la cinquième fois. Je ne connais pas de livre plus facile, plus léger, plus délicieux, plus agréable à lire lors d'un long voyage, ou quand une lourde tristesse presse—c'est l'un des livres de Courteline.» Il dit: «C'est le livre 'Le Train de 8 heures 47.'» Elle dit: «C'est celui-là.» Il dit: «Quant à moi, je ne l'ai pas lu cinq fois, mais je l'ai lu trois fois; et si je n'avais su que je t'accompagnerais dans ce train, je l'aurais lu une quatrième fois! Comme toi, j'admire ce livre sans mesure, et l'étrange est que je ne sais pas trop ce que j'y admire—ses idées, sa diction, son style, ou ces scènes merveilleuses qu'il nous présente sans relâche? Ou tout cela ensemble, dont je connais une part, et dont je ressens l'autre sans la connaître? Pour moi, ce livre est une merveille des lettres françaises.» Elle dit: «Et pour beaucoup de Français aussi—si ma mémoire ne me trompe pas, Anatole France en était passionnément épris, bien que je ne sache s'il le comptait parmi les merveilles de la littérature ou non. J'espère qu'il ne l'y a pas placé, car Anatole France se lassait des merveilles de l'éloquence, les trouvant lourdes et ennuyeuses, et il n'y a rien de lourd ni d'ennuyeux dans ce livre.»

Il dit: «Et pourtant ce livre contient des mots innombrables, des phrases sans nombre, toutes s'écartant de la grammaire française, contraires aux méthodes reçues de l'éloquence.» Elle dit: «Mais c'est là une manifestation de la beauté de ce livre, une source d'admiration pour lui, l'une de ces raisons mêmes qui nous contraignent à reconsidérer notre vue de lui. Et que penses-tu qu'il serait advenu si Courteline avait fait parler ses personnages en un français littéraire parfait, et avait mis dans leur bouche ces phrases littéraires splendides que tu trouves chez Courteline lui-même, ou chez d'autres hommes de lettres? Alors tu ne trouverais dans le livre rien du plaisir que tu y trouves maintenant, et je serais peut-être incapable de poursuivre ma lecture jusqu'au bout, sans parler de le relire plusieurs fois. La langue littéraire a son poids et sa valeur—elle est la mesure de l'éloquence et le charme des lettres—mais elle peut devenir sotte et inconvenante si on la met dans la bouche de ce soldat que Courteline a fait le héros de son récit.» Il dit: «C'est vrai, et si oublieux que je sois, je ne puis jamais oublier cette phrase curieuse que répète le soldat de Courteline chaque fois qu'il se trouve dans une situation délicate devant le Capitaine—et n'était cette corruption charmante et courante du langage, courant sur les langues des Français ordinaires, que Courteline a diffusée jusqu'à ce que les gens cultivés eux-mêmes s'en délectassent, cette phrase n'aurait jamais trouvé une si belle place dans l'âme, ni un si merveilleux logis dans le cœur.» Elle dit:

«Et tous les propos du soldat et de ses compagnons sont charmants et attachants; car la corruption et la tortuosité du style y dépeignent l'âme du peuple telle qu'elle est, franche et droite, sans obscurité ni détour.»

Il dit: «Alors tu es des amis de la langue populaire et de ses défenseurs, et qu'en penseraient les maîtres de l'éloquence en Égypte, s'ils connaissaient cette opinion de toi?» Elle dit: «Cela ne m'importe en rien, que les maîtres de l'éloquence en Égypte, ou ailleurs, me connaissent ou me renient. Je n'ai jamais eu l'habitude de tenir une opinion puis de me demander si elle gagne l'approbation des gens ou leur colère.» Il dit: «Je le sais parfaitement, et l'ai bien éprouvé aussi, et à peine une heure s'est écoulée depuis cette expérience délicieuse et douloureuse à la fois.» Elle dit: «Je ne t'ai rien prétendu! Ne te joue pas de cela, et ne gâche pas, par cette digression, ce dont nous discutons. Je ne suis pas des amis de la langue populaire, mais je n'en suis pas non plus l'ennemie. Je ne me souviens pas avoir jamais écrit quoi que ce soit en arabe populaire, et je ne pense pas que j'écirai jamais rien dans cette langue; car je ne l'aime pas, et même si je l'aimais, je n'en serais pas capable. Je ne me résous pas à ce que l'arabe populaire devienne la langue de l'éloquence littéraire, et je n'ai nulle sympathie pour un écrivain qui écrit délibérément dans cette langue, la prenant pour interprète de ce qu'il veut présenter de pensées et d'opinions. Mais je ne puis, pour tout cela, effacer cette langue, ni nier qu'elle possède une beauté qui lui est propre parfois, que la langue littéraire elle-même ne peut atteindre. Ni ne puis-je l'effacer des cœurs des gens du peuple et y mettre la langue littéraire à sa place, tout en réussissant à dépeindre ces gens du peuple avec toute la vérité, toute l'excellence, toute la maîtrise.»

Il dit, souriant d'un sourire plein de malice et de tromperie: «Ne t'étonnes-tu pas que notre conversation sur Courteline nous mène à parler de Tawfiq al-Hakim?» Elle dit: «Et qui est Tawfiq al-Hakim? Je n'en ai jamais entendu parler avant aujourd'hui!» Il dit: «Alors tu es des Gens de la caverne.» Elle dit: «Et quel étonnement y a-t-il à ce que je sois des Gens de la caverne? Quand ai-je prétendu connaître tous les gens, ou lire tout le monde?» Il dit: «Les Gens de la caverne est le titre d'une pièce de Tawfiq al-Hakim, que tu n'as ni connue ni entendue, et je t'assure que je déteste pour toi cette ignorance. Tawfiq al-Hakim est un jeune homme digne d'être connu, et c'est une honte pour tout homme de lettres oriental de l'ignorer. Mais tu as déjà admis toi-même être des Gens de la caverne, alors nul blâme, nul reproche.» Elle dit: «Je l'ai admis, et je mérite d'être blâmée pour cela, alors instruis-moi sur Tawfiq al-Hakim, et

comment nous en sommes venus de Courteline à lui, et quel lien y a-t-il entre ce jeune Égyptien et ce génie français?»

Il dit: «Il y a entre eux un lien que je ne sais pas encore comment nommer, mais peut-être, si les soupçons se vérifient et les espoirs se réalisent, sera-ce l'excellence et le génie—peut-être Dieu a-t-il accordé à l'Égypte d'avoir son propre Courteline, comme la France a eu le sien.» Elle dit: «Je n'aime pas les longueurs, ni les détours—alors sois clair, et explique ce que tu veux dire.» Il dit: «Tawfiq al-Hakim, Mademoiselle, est un jeune Égyptien apparu soudainement avec un récit dramatique dont tu es l'un des personnages.» Elle dit: «Je suis l'un de ses personnages! Que dis-tu là?»

Il dit: «En effet! Car ses personnages sont les Gens de la caverne, et je ne veux pas m'attarder trop longtemps à louer ce récit. Je dirai seulement que j'ai lu cette année de nombreux récits dramatiques, certains parus en français, d'autres en anglais, d'autres encore dans ni l'une ni l'autre de ces langues mais traduits dans l'une ou l'autre—et ce récit, *Les Gens de la caverne*, fut le meilleur de tous ces récits que j'ai lus, celui qui m'a le plus touché, celui qui a le plus suscité mon admiration. Je ne sais si je l'admire pour son sujet, ou pour son style facile, ou pour sa diction simple, ou pour son analyse précise, ou pour tout cela ensemble. Et je ne doute pas que mon admiration pour lui redoublera dès aujourd'hui, puisque tu es l'un de ses personnages. Qui sait—peut-être es-tu Priska, que Tawfiq al-Hakim a dépeinte!» Elle dit, s'impatiantant de cette plaisanterie: «Si j'étais Priska, je ne serais pas ignorante de mon créateur!» Il dit: «Combien de gens connaissent leur propre créateur?» Elle dit: «Et ton ami a-t-il écrit ce récit en arabe populaire?» Il dit: «Non, plutôt dans une langue qui ne s'éloigne pas beaucoup du populaire. Et ce n'est pas ce récit que j'ai mentionné quand nous parlions de Courteline, car Tawfiq al-Hakim a un autre récit, non dramatique, qu'il a intitulé *Retour de l'esprit*. Et l'étrange est que *Les Gens de la caverne* remporta d'abord l'admiration des jeunes et des vieux ensemble. Mais quand parut *Retour de l'esprit*, certains maîtres de l'éloquence en Égypte s'en détournèrent, et ce rejet en amena certains à reconsidérer leur admiration pour *Les Gens de la caverne*, à la modérer et l'économiser. Quant aux jeunes, ils ajoutèrent admiration à admiration, et approbation à approbation, et commencèrent à prendre ce jeune écrivain pour modèle et exemple.»

Elle dit: «Et que reprochent les maîtres de l'éloquence à *Retour de l'esprit*?» Il dit: «Sa langue, car comme le livre de Courteline, ses héros

sont du peuple, et l'auteur les fait parler dans la langue du peuple; et peut-être va-t-il un peu loin en cela, et les maîtres de l'éloquence n'aiment pas cela, tenant à ce que les merveilles de l'éloquence n'apparaissent que dans la langue littéraire, et regrettant que ce jeune homme dépense son effort fécond et son temps précieux dans cette langue avilie.» Elle dit: «Mais le récit lui-même, quelle est leur opinion? Car un récit n'est ni diction pure ni sens pur, mais une composition de diction et de sens, et il doit y avoir harmonie de la beauté du mot et de la beauté du sens. Alors, en admettant sa diction médiocre aux yeux des maîtres de l'éloquence, quel est leur jugement sur ses sens?» Il dit: «Certains d'entre eux l'ont lu sans montrer ni approbation ni colère; d'autres n'ont pu le lire du tout, et l'ont donc condamné, parce que sa langue populaire les détournait de le lire.» Elle dit: «Voilà une avarice d'équité et un dépassement de la juste mesure, et tu m'as donné envie de lire ces deux livres. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé quand nous étions au Caire?»

Il dit: «Et quand t'ai-je jamais dit, au Caire, ce que je voulais te dire? Chaque fois que nous nous rencontrons, notre conversation suit son propre cours, non le nôtre; et si je ne t'avais pas interrogée sur ce livre que tu lisais, Tawfiq al-Hakim ne serait jamais venu entre nous du tout. En avons-nous jamais fini de parler de nous-mêmes, pour parler de ce nouvel écrivain?» Elle dit: «Combien j'aimerais me procurer ses deux livres, pour m'y réfugier loin de toi et de moi-même—car il me semble que nous exagérons à parler de nous-mêmes, et allons trop loin à nous détourner des autres. Et il me semble que parmi ces écrivains naissants, il en est qui méritent davantage ton attention et la mienne que ce bavardage oisif dans lequel nous nous engageons chaque fois que nous nous rencontrons.»

Il dit: «Et à propos de Courteline et de Tawfiq al-Hakim, que penses-tu de ce nouveau livre français dont on parle tant, et sur lequel les hommes de lettres de France se sont divisés comme se sont divisés ceux d'Égypte sur le livre de Tawfiq al-Hakim?» Elle dit: «Et qu'est-ce encore que cela?» Il dit: «Quoi, n'as-tu pas lu le livre de Céline qu'il a intitulé Voyage au bout de la nuit? N'as-tu pas lu ce que les critiques ont écrit sur la langue dans laquelle ce livre a été composé?» Elle dit: «Non.» Il dit en riant: «Pardon, j'avais oublié que tu dors, et que tu es des Gens de la caverne.» Elle dit, lui jetant son livre, agacée et fâchée contre lui: «Admets que je dorme, pourquoi donc ne me réveilles-tu pas? Qu'as-tu à faire chez moi au Caire? Qu'as-tu à faire à me suivre à Nice? Qu'as-tu à

faire à m'accompagner dans ce train, malgré moi?» Il dit, éclatant de rire: «Je ne t'ai accompagnée dans ce train, Mademoiselle, que pour te réveiller, et te sortir de la caverne, et t'annoncer qu'il y a en Égypte un jeune homme appelé Tawfiq al-Hakim, qui a écrit un récit appelé Les Gens de la caverne, et un autre appelé Retour de l'esprit; et qu'il y a en France un nouvel écrivain qui se nomme lui-même Céline, qui a fait paraître un livre qu'il a appelé Voyage au bout de la nuit, sur lequel les gens se sont beaucoup divisés.»

Elle dit: «Sur quoi se sont-ils divisés?» Il dit: «Sur sa langue, car lui aussi est excessif dans son amour du populaire, et je suis intensément admiratif de son livre, tout en détestant intensément sa langue; car il l'adopte tout à fait délibérément, sans que ni le besoin ni la nécessité ni le désir d'une représentation véridique et d'une expression correcte ne l'y poussent. J'ai tous ces livres avec moi, je peux te les prêter pour que tu les lises et juges, puis nous en reparlerons.» Elle dit: «Alors commence par Les Gens de la caverne, prête-le-moi dès maintenant, je passerai ma nuit entre lui et Courteline.»

Il dit: «Mais n'est-il pas meilleur que lui et que Courteline que nous passions une heure, ou une partie d'une heure—non pas, dis-je, en conversation, car il semble que tu t'en sois lassée et que tu t'en sois fatiguée—mais plutôt en dîner, car j'entends déjà la cloche du domestique qui nous y appelle?»

Puisses-tu n'avoir jamais commandé, et puissé-je n'avoir jamais obéi. Car telle chose que les hommes jugent juste se révèle erreur, et telle chose qu'ils jugent erreur se révèle juste. Et l'homme se porte bien tant qu'il connaît sa propre mesure, ne s'accorde pas plus que son dû, et n'astreint pas sa vie à atteindre les étoiles, quand il a été créé pour vivre sur la terre. J'ai tenté, en vain, de découvrir ce que tu reprochais à notre compagnie en cette terre d'exil. Car chaque fois que nous nous rencontrions et nous séparions, il ne passait entre nous qu'une conversation pure et innocente, où il était question de littérature et d'hommes de lettres; et pourtant tu l'aimais tout en affichant du dégoût pour elle, tu en dissimulais le désir tout en proclamant ton impatience à son égard, jusqu'à ce que tu eusses empli ma poitrine d'un malaise envers moi-même, et d'une gêne quant à ma place auprès de toi, et que tu m'eusses fait croire que je te pesais lourdement, et que je t'imposais de ma compagnie plus que tu ne pouvais en supporter—jusqu'au jour, puisse-t-il n'avoir jamais été, où tu me proposas que nous nous séparions, et je te refusai, et j'allai à l'excès dans mon refus, et tu insistas et te

noyas dans ton insistance, et je ne trouvais d'autre issue que l'obéissance, si peu que je l'aimasse; et tu ne trouvas d'autre issue que de poursuivre l'affaire, bien que ton âme elle-même te parlât d'y renoncer. À peine m'étais-je installé à Paris, à peine t'étais-tu installée dans ta petite ville universitaire, que surgit entre toi et moi cette correspondance de lettres et de messages, que je ne puis décrire autrement que comme une preuve puissante et éclatante—

—preuve que nous nous trompons nous-mêmes sur nous-mêmes, et que nous nous imposons, dans l'effort de satisfaire les gens et leurs conventions, des fardeaux dont les gens eux-mêmes ne se soucient pas et auxquels ils ne prêtent nulle attention, et que nous-mêmes ne pouvons supporter qu'au prix d'un effort acharné et d'une peine sans limite.

Maintenant que nous avons perdu de notre vie tant de longues journées—journées où tu allais et venais entre les salles de l'université, et moi entre les clubs et les théâtres—je t'écis, car le temps est venu pour moi de retourner au Caire. Peut-être me permettras-tu que nous nous rencontrions une fois avant que je traverse la mer. Je ne sais si cette lettre te sera agréable ou fâcheuse; mais je sais que nos jours sont comptés en cette vie, et qu'il serait folie que des amis capables de se rencontrer ne se rencontrent point, attendant qu'un autre jour, proche ou lointain, le leur permette. Car qui sait—peut-être ce jour ne viendra-t-il jamais. Et peut-être les événements et les malheurs se dresseront-ils entre des amis et la rencontre qu'ils croyaient en leur pouvoir. Si les hommes avaient quelque bon sens, ils ne se sépareraient que lorsque la séparation serait inévitable; mais la vanité les trompe sur eux-mêmes, et les leurre avec les jours à venir, leur faisant croire qu'ils sont immortels, traversant la vie comme un fantôme passe auprès d'un dormeur plongé dans le sommeil. Et tu seras surprise d'apprendre que je ne t'écis pas de Paris, mais que je t'écis m'étant tellement rapproché de toi qu'il ne reste plus entre toi et moi que quelques minutes de marche. Car je suis arrivé dans ta ville universitaire ce soir, et je t'écis maintenant, et tu liras ma lettre au matin; et si tu veux me voir, voici le numéro de téléphone; et si tu refuses, alors le train quitte ta ville pour Marseille à midi, et je ne te verrai pas avant de savoir que me voir ne te fait ni peine ni fardeau, et ne te fait pas croire que tu sortiras de ce à quoi les gens sont accoutumés en fait de conduite et de manières.

Je me suis souvent émerveillé que les gens intelligents, les grands esprits, se prêtent parfois à des conduites qui ne conviennent ni à l'intelligence, ni ne sont digestibles pour la raison.

Et sur son visage éclatant, tandis qu'elle lisait cette lettre, passaient les signes de l'accord et du désaccord, du plaisir et du déplaisir, tour à tour. Son visage s'éclairait un moment, puis une ombre légère le recouvrait un autre moment. Quand elle eut fini de lire la lettre, elle la posa doucement devant elle sur la table, et porta son regard au loin comme si elle voulait atteindre par lui les horizons les plus lointains—n'eût été ces murs qui s'élevaient non loin et retenaient ses yeux à une limite fixe—et envoya son âme libre plus loin encore que son regard captif ne pouvait jamais atteindre. Elle demeura ainsi un moment, sans savoir si ce fut long ou court, puis revint à elle-même et regagna sa chambre à l'hôtel, et reprit sa lettre doucement, et la relut, et continua ainsi à regarder la lettre puis à la déposer, puis à y revenir. Jusqu'à ce que, sans le vouloir, elle tournât la tête et aperçut le téléphone, et se levât sans le vouloir, et allât vers le téléphone, et y parlât sans le vouloir, et revint à sa place, et reprit la lettre et la regarda, et la regarda encore, puis la plia, puis la cacha, puis une grande hésitation parut sur elle, comme si elle avait soudain compris qu'elle venait de faire une chose considérable, et comme si elle se ravisait, cherchant à rattraper ce qui était déjà passé, et à défaire ce qu'elle avait déjà mis en mouvement, et comme si elle pensait à reparler au téléphone, autrement qu'elle n'y avait parlé un instant auparavant.

Mais elle n'accomplit point ce qu'elle voulait, car un léger coup frappé à la porte la fit se retourner, et la contraignit à se remettre en ordre à la hâte et à élever la voix, accordant l'entrée.

À peine la porte s'était-elle entrouverte sur son ami l'homme de lettres qu'elle s'avança vers lui, souriante, pour le saluer, disant avec une hardiesse feinte et une pudeur manifeste: «Si tu es venu pour le blâme et le reproche, alors rebrousse chemin et retourne d'où tu viens, et prends le train de midi. Car ta lettre contient déjà assez de blâme, de reproche, de philosophie et de pessimisme pour nous épargner de perdre notre temps.»

Il dit: «Le temps que je perdrai en blâme et en reproche ne sera rien au regard de ces longues semaines que tu as perdues quand tu as refusé de faire autre chose que rester ici, tandis que je partais pour Paris.» Elle dit: «Cela est chose faite; c'est passé avec tout son poids et son fardeau, et il n'y a nul moyen de le rattraper, aussi n'y vois-je nul bien à le mentionner, ni nulle utilité à rouvrir cette discussion.» Il dit: «Quant à moi, j'y vois du bien, rien que du bien, et de l'utilité, rien que de l'utilité, car tu n'as rien gagné de ce qui est passé, et tu ne gagneras rien de cette

longue et douloureuse séparation.» Elle dit: «Et qu'en sais-tu?» Il dit: «Dis-moi—si je t'annonçais que je compte rester avec toi dans cette ville, et t'accompagner aux cours de l'université jusqu'à la fin de l'été, puis revenir avec toi ensemble au Caire, que ferais-tu?» Elle dit: «Comme si tu en étais capable, quand ton congé est déjà terminé, et que tu n'as d'autre choix que de rentrer!» Il dit: «Les congés peuvent se prolonger, les stratagèmes sont plus vastes qu'on ne le croit, et un télégramme envoyé au Caire est bien capable de m'accorder le temps qui me permettra de fréquenter les salles du savoir, après avoir fréquenté les lieux de l'oisiveté et du loisir.» Elle dit, comme stupéfaite: «As-tu vraiment fait cela?» Il dit: «Oui.» Elle dit: «Alors retourne à Paris, ou j'irai moi-même là-bas.» Il dit, attristé: «Aie pitié de toi-même—nous ne nous reverrons donc dans cette ville que le temps de cette seule journée. Mais comment veux-tu la passer? Et où veux-tu la passer? Car je ne pense pas que ta chambre étroite puisse contenir nos conversations et nos pensées, qui n'ont point de limite, et qui devraient être libres comme la nature libre, et sans entrave comme l'air libre. Et je connais cette terre mieux que toi.» Elle dit: «Je n'en connais que l'université, l'hôtel, et le chemin entre les deux.» Il dit: «Quant à moi, je ne connais pas l'université, mais je connais la montagne et la plaine, je connais les collines et les vallées, je connais les forêts touffues et les prairies verdoyantes, les ruisseaux courants aux eaux limpides et au doux murmure; et je connais, en particulier, une merveilleuse éminence sous laquelle coule un ruisseau merveilleux, où le pied ne touche que l'herbe, où l'œil ne voit que la beauté de l'arbre et de la fleur, où l'oreille n'entend que le souffle de la brise, le bruissement des feuilles et le chant des oiseaux; et tout autour se dresse une ceinture d'arbres élancés qui s'élèvent dans les airs comme s'ils voulaient atteindre le ciel, dont les branches s'étendent en tout sens jusqu'à s'entrelacer et s'enchevêtrer les unes aux autres, et au-dessus de cette belle éminence paisible se dressent de belles chambres paisibles, propices à la pensée des penseurs et à la conversation de ceux qui conversent. Mon avis est que nous devrions nous rendre à cette éminence et y passer les heures de jour de cette journée, car j'ai hâte de la revoir, en étant séparé depuis plusieurs années, et de t'y voir, après t'avoir quittée depuis ces quelques jours qui valent des années et des années.» Elle dit: «Je n'y vois nul mal, mais à condition que tu me fasses d'abord deux promesses. La première, que tu cesses le blâme et le reproche, et tout ce qui ressemble au blâme et au reproche dans cette recherche de fautes que tu maîtrises mieux que toute autre chose.» Il dit: «On dit que la valeur d'un homme réside dans ce qu'il fait bien; si donc tu me crois excellent à trouver des fautes, à peine capable de faire autre chose de

bien, et que tu me demandes pourtant de ne pas m'y adonner et de ne pas m'y complaire—alors tu me demandes de prendre la place de celui qui parle de ce qu'il ne connaît pas, et se mêle de ce dont il n'a nulle connaissance.» Elle dit: «Notre départ vers cette belle éminence paisible est lié à cette promesse. Tu as le choix entre le sérieux pur, sans jeu ni plaisanterie, sans blâme ni reproche, accompagné de ta belle éminence paisible et de ta merveilleuse chambre propice à la pensée et à la conversation; ou bien, d'autre part, tout le jeu et la confusion qu'il te plaira, où tu pourras aller dans tous les sens et t'élancer hors de tout chemin.» Il dit: «Nous voici donc dans l'embarras du choix, car je choisirai la seconde, et préférerai que nous errions dans le jeu et la confusion à travers les rues de cette petite ville tranquille, ne restant dans aucun lieu qui nous lasse avant d'en gagner un autre, et n'épuisant aucune espèce de sottise avant de nous tourner vers une autre—car j'en suis venu à voir la sottise comme le fondement même de la vie.» Elle dit: «Paris t'a corrompu.» Il dit: «Non—c'est toi qui m'as corrompu, en me contraignant à aller à Paris.» Elle dit: «Alors je ne te laisserai nulle liberté de choix; je t'imposerai simplement la belle éminence paisible, et sa conversation innocente de tout jeu et de toute recherche de fautes—je te l'imposerai absolument.» Il dit: «Je t'ai obéi quand tu m'as exilé à Paris; combien plus convient-il donc que je t'obéisse quand tu me mènes vers ce paradis vert. Et je suis presque certain que la nature de cette belle éminence paisible se révélera plus forte que toi et que moi, et dirigera nos esprits et nos cœurs là où elle le voudra, non là où toi tu le voudras, ni là où moi je le voudrai.» Elle dit: «Puisque tu fais confiance à la nature à ce point, puisque tu as foi en elle à ce point, alors allons vers ton éminence, et laissons sa beauté et sa tranquillité juger de tout sentiment dont nos cœurs déborderont, de toute pensée qui agitera nos esprits, et de tout propos que nos langues feront entendre.»

Midi arriva, et les voilà dans ce bel endroit où la nature s'était retirée en elle-même et avait revêtu sa parure librement, sans contrainte, sans être soumise au caprice des hommes. Et les voilà regardant, écoutant, respirant cette brise calme et vigoureuse, les voiles levés entre leurs deux âmes et la beauté tranquille, vigoureuse, luxuriante et multicolore que renfermait cette éminence. Si on les avait laissés au doux silence dans lequel ils semblaient, ce silence qui les fondait dans cette douce nature, ils seraient restés silencieux et immobiles jusqu'à ce que l'obscurité de la nuit vienne les déranger et les tirer de ce silence et de cette quiétude. Mais la nature elle-même refusa de les laisser ainsi, comme si elle aimait les entendre, comme si elle aimait que leurs voix se

mêlassent aux siennes. À peine sentirent-ils quelque bruissement les tirer de la béatitude du silence et de l'égarément vers la peine de la parole et de la pensée, qu'ils en furent saisis, et cherchèrent à en découvrir la source, sans parvenir à rien de ce qu'ils cherchaient, mais s'interrogeant l'un l'autre; et chacun entendit la voix de son compagnon, et en fut attiré, et son désir s'en accrut, et ils revinrent au dialogue où ils en étaient avant d'atteindre ce bel endroit.

Il dit: «Ainsi donc tu trouves à la lecture des pièces de théâtre une telle peine qu'elle te détourne de ce genre de lecture, t'en éloigne, et te fait aimer à la place la lecture de ces récits simples, où il n'y a ni débat, ni réplique, ni querelle, ni dialogue.» Elle dit: «Oui—bien que je déteste cela en moi-même, et que j'y voie un signe de faiblesse et une marque de quelque insuffisance.» Il dit: «Comment ce que tu aimes pourrait-il être faiblesse, et comment ce à quoi tu prends tant de peine pourrait-il être insuffisance?» Elle dit: «Prends garde—je te vois sur le point de rompre la promesse que tu viens de faire.» Il dit: «Je n'ai rien promis de tel, bien que je ne sache où pourrait se trouver cette rupture. Je ne joue pas, je ne cherche pas querelle; je dis seulement ce que je crois, et je décris ce que je vois. Je ressens vraiment de l'aversion pour la lecture du théâtre, et le désir de me contenter de ces récits simples.» Elle dit: «Tu exaltes le théâtre à un excès qui m'inquiète; je n'en nie ni la valeur ni la place parmi les formes d'expression littéraire, mais le théâtre a été créé pour la scène, non pour le cabinet d'étude. Il a été créé pour atteindre l'âme par la voie de l'oreille et de l'œil ensemble, non par l'œil seul. Il a été créé pour atteindre l'âme mêlé aux voix de ceux qui dialoguent et aux mouvements des acteurs, non pour l'atteindre comme une parole non prononcée, et une œuvre qu'aucun homme n'accomplit jamais.» Il dit: «Argument solide—je ne veux ni ne peux le réfuter; et nul doute que moi-même je préfère voir le théâtre représenté sur scène plutôt que de m'y adonner seul dans mon cabinet, et préfère voir les personnages de l'histoire aller et venir, et les entendre discuter et converser; mais que faire si je suis empêché de fréquenter le théâtre, soit parce que les circonstances de la vie ne le permettent pas, soit parce que je vis dans un pays où le théâtre ne fleurit pas, et n'est guère fréquenté que rarement, soit parce que certains chefs-d'œuvre dramatiques ont eux-mêmes été coupés de tout chemin vers la scène? Dois-je demeurer totalement ignorant de cet art parmi les arts littéraires, le négliger entièrement, et oublier qu'il existe, et qu'il renferme pour les âmes raffinées un plaisir, pour les esprits raffinés une nourriture, et pour les cœurs raffinés une délectation?» Elle dit, saisie d'une sorte d'étonnement, comme si un voile

avait été levé devant elle et qu'elle eût vu une lumière éblouissante qu'elle ne s'attendait pas à voir: «Que dis-tu là! Où cette discussion m'a-t-elle menée! À quel point mon amour de la contradiction m'a-t-il conduite! J'ai failli rayer du registre de l'histoire littéraire les grandes figures des lettres anciennes et modernes, failli répudier Eschyle, et Sophocle, et Euripide, et Aristophane, et Shakespeare!» Il dit: «Jusqu'à là où tu accomplis ce que le temps lui-même n'aurait pu accomplir, et prononces des jugements que l'oubli n'a pu prononcer, ni le cours des jours, ni les épreuves et les malheurs, ni l'ignorance et la stagnation—jusqu'à là où tu effaces du registre de l'histoire littéraire les grandes figures des lettres anciennes et modernes, jusqu'à là où tu répudies Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane et Shakespeare.» Elle dit, comme dans une sorte d'alarme: «Ne dis pas cela—comment y aurait-il un moyen d'enterrer ces grandes figures, d'effacer ces noms, de négliger ces chefs-d'œuvre, quand leurs créateurs sont plus durables que le temps lui-même, et plus puissants que tous les hommes, et plus dignes d'égarde que n'importe quel héros de la science, des lettres ou de la philosophie que tu voudras nommer, ou t'abstenir de nommer?» Puis deux larmes coulèrent de ses yeux, et elle dit, d'une voix douce que brisaient les sanglots: «Comment pourrait-on oublier ce que Sophocle a mis dans la bouche d'Antigone, dans son dialogue avec le roi: 'Je suis née pour aimer, non pour haïr'?»

Il dit: «Doucement—nous ne sommes pas venus vers cette belle éminence paisible, nous ne sommes pas descendus en hôtes de cette nature fraîche et souriante, pour verser des larmes, et éveiller en nous des sentiments de tristesse. Je t'ai promis, ou je me suis promis à moi-même, que nous ne jouerions ni ne folâtrions ici; mais je ne t'ai jamais promis, et tu ne t'es jamais promis, que nous pleurerions, pousserions des soupirs, et verserions des pleurs.» Elle dit, le calme lui revenant, le léger éclat d'un sourire chassant de son visage l'ombre de tristesse et de larmes qui l'avait envahi: «Sans ta passion pour la discussion, ton goût pour le dialogue, et ton art à créer des querelles sans fin, je ne me serais jamais retrouvée prise dans ces propos, que l'on ne peut décrire autrement que comme une espèce de sottise, ou une teinte d'ingratitude.» Il dit: «Tu n'es pas ingrate, à Dieu ne plaise que tu le sois; mais je t'ai dit que j'en suis venu à voir la sottise comme le fondement même de la vie.» Elle dit: «Alors sois aussi sot qu'il te plaira. Je n'aime pas la sottise. Je n'aime pas l'entendre, ni m'y adonner, et si nous n'étions pas si loin ici des livres que j'aime, je t'imposerais une punition...» Il dit: «Qui serait que je te lise un chapitre de quelque pièce, pour te prouver

que le théâtre peut se lire et éveiller quand même le plaisir et l'admiration, loin de la scène.» Elle dit: «Et à qui voudrais-tu le prouver, quand tu sais déjà que je partage ton avis, et que je n'ai dit ce que j'ai dit, ni tenu les propos que j'ai tenus, que lorsque tu m'as contrainte à ce dialogue sans fin, où il n'y a nul bien?» Il dit, rusé: «Et qui sait—peut-être, si je discutais poésie avec toi, dirais-tu qu'elle ne se lit pas, mais s'entend seulement des récitateurs; et peut-être, si je discutais musique avec toi, dirais-tu qu'elle ne se lit pas, mais s'entend seulement des exécutants.» Elle dit: «Et qui sait—peut-être, si tu discutais n'importe quoi avec moi, gâterais-tu mon opinion sur toute chose, et me renverrais-tu là où se tenaient nos ancêtres aux premiers âges, qui ne connaissaient nul raffinement intellectuel, et ne cherchaient le plaisir de l'esprit et du sentiment que par les voies les plus proches et les moyens les plus faciles. Ils écoutaient la poésie, et écoutaient la musique, et regardaient le théâtre, parce qu'ils ne savaient pas lire; mais aujourd'hui, nous pouvons nous-mêmes écouter, et si l'écoute nous échappe, nous pouvons lire à sa place. Et chaque fois que j'y pense, je me trouve incapable de dénombrer la grâce que Dieu a faite aux hommes en leur inspirant l'écriture, et en leur enseignant la lecture. Car c'est cette grâce qui nous a préservé ce qui nous reste entre les mains des merveilles de l'éloquence des âges anciens, et nous a permis de nous émerveiller de ce que les hommes s'émerveillaient jadis, de la magie de la poésie et de la prose, depuis les siècles les plus lointains. Et c'est cette grâce qui nous permet toujours de garder vivants les chefs-d'œuvre du théâtre qui n'ont plus aucun lien avec la scène, parce que les goûts ont subi un tel changement et une telle transformation qu'ils rendent la représentation de ces chefs-d'œuvre chose sans espoir—car s'ils n'avaient été préservés pour nous par l'écriture, et si nous ne pouvions les ranimer en nos âmes par la lecture, ils seraient morts d'une mort sans résurrection. Et comment donc imagines-tu la représentation d'Aristophane aujourd'hui, et laquelle de ses pièces pourrait paraître maintenant sur scène, et où sont les oreilles capables d'entendre son dialogue, avec tout ce qu'il comporte de transgression du goût social et d'écart par rapport à la bienséance reçue? Et pourtant, comment une personne cultivée pourrait-elle demeurer ignorante du théâtre d'Aristophane? Je déteste moi-même tout ce qui s'écarte de la littérature dont les gens sont convenus, et je refuse absolument de lire à voix haute à quiconque, ou d'entendre lire à voix haute, une bonne partie des pièces d'Aristophane; en vérité, je déteste lire ces pièces comme les anciens les lisaient, à voix haute, d'une voix que l'oreille pouvait entendre; et pourtant, malgré cela, j'avoue que je m'attarde longuement sur ces pièces, et les lis encore et

encore, et les lis chaque fois que la vie me lasse, ou que je lasse la vie—je les lis avec les yeux, non avec les lèvres et la langue.» Il dit: «Et pourquoi t'arrêtes-tu à Aristophane, quand dans les chefs-d'œuvre de Sophocle et de ses deux compagnons il y a tant de choses que la scène aujourd'hui est incapable de présenter aux gens, parce que l'art théâtral lui-même a changé et été transformé? Mais quelle privation frapperait les personnes cultivées, si elles étaient condamnées à ne jamais lire les chants du chœur dans la poésie de ces grandes figures? Et Shakespeare—faut-il priver les Égyptiens, par exemple, du plaisir de jouir de ses chefs-d'œuvre, parce qu'ils ne sont pas représentés dans leur pays? Que dis-je, les Anglais eux-mêmes ne sont-ils pas privés du plaisir de jouir de ses chefs-d'œuvre, puisqu'ils ne sont représentés chez eux qu'avec parcimonie?» Elle dit: «Nous pouvons même aller plus loin que cela—nous pouvons croire que la fiction dramatique est un art d'expression littéraire qui peut être visé en soi, et qu'un écrivain peut écrire une pièce pour être lue, non pour être jouée.» Il dit: «Alors tu ne proposes rien de nouveau—les œuvres de Platon elles-mêmes n'étaient-elles pas, dans leur ensemble, un art de forme dramatique, écrites pour être lues, non pour être jouées par des acteurs devant un public?» Elle dit: «En vérité, je trouve que la lecture me donne une force que je ne trouve pas quand je fréquente le théâtre; car je crée moi-même les acteurs, et je me les représente allant et venant et discutant, et je les revêts des images artistiques qui me plaisent et conviennent à ma nature, à mon tempérament, et à ma compréhension, en lisant.» Il dit: «Et je ne te cacherai pas que je déteste voir une pièce représentée avant de l'avoir lue, car je peux lire une pièce et en être rempli d'admiration, et en être tout à fait enchanté; puis je la vois sur scène, et suis frappé d'une déception non négligeable, parce que les acteurs ne l'ont pas jouée comme je voulais qu'elle fût jouée, ou comme je m'attendais à ce qu'elle fût jouée.» Elle dit: «Et ainsi en est-il de toutes les merveilles de la beauté artistique—elles s'élèvent dans l'âme jusqu'à atteindre l'idéal, ou à s'en approcher; mais dès que la vie réelle s'en empare, et que l'homme les fait passer à l'existence effective, elles descendent de leur rang, car la nature de la beauté artistique, semble-t-il, n'aime pas les limites que lui imposent le temps et le lieu.»

Il dit doucement: «Doucement—il me semble que nous montons dans le ciel, et si nous poursuivions ce dialogue, nous atteindrions ces nuages qui menacent de gâter la beauté de cette nature fraîche et souriante.» Elle dit: «Il n'y a nul moyen de te satisfaire aujourd'hui; tout à l'heure tu me voyais en deçà, excessivement en deçà, et maintenant tu me vois

planant trop haut, excessivement haut.» Il dit: «Je t'admire en tout cas, mais aie pitié de moi, car je suis incapable de m'élever avec toi dans les airs jusqu'où tu veux aller; va vivre avec tes amis, habitants des étoiles, quand tu te retires en toi-même; mais quand tu me retrouves, souviens-toi du mot de Pascal, et sache que si puissant que je devienne, je ne pourrai jamais être autre chose qu'un homme qui marche sur la terre et regarde le ciel.» Elle dit: «Comme tu excelles à gâter une conversation! Te voilà qui nous ramènes encore à ton jeu sans fin. Ne penses-tu pas qu'il vaudrait mieux regarder autour de nous, et laisser nos âmes parler à l'âme même de cette éminence, qui nous a accueillis et si bien reçus, et nous a préparé une hospitalité que nous ne pouvions espérer trouver?» Il dit: «Je n'y vois nul mal, surtout en un jour d'adieu—car qui sait, peut-être ne la retrouverons-nous plus après aujourd'hui.» Elle dit: «Et qu'est-ce qui nous empêche d'y revenir demain, et après-demain? Les congés peuvent se prolonger, et un télégramme peut partir pour Le Caire ce soir même, t'assurant la permission de rester ici jusqu'à la fin de l'été.» Il dit, une joie sans bornes s'emparant de lui: «M'y autorises-tu?»